

FACULTÉ DE DROIT — UNIVERSITÉ DE PARIS

Essai
SUR
**l'Influence Sociale et Economique
des Religions
de l'Afrique Occidentale Française**

THÈSE POUR LE DOCTORAT

SCIENCES POLITIQUES ET ECONOMIQUES

Présentée et soutenue le Samedi 4 Décembre 1920 à 3 h. 1/2

Par Edmond LOUVEAU

Breveté de l'Ecole Coloniale — Elève Administrateur des Colonies

Président : M. LESEUR, Professeur
Suffragants { M. PERREAU, Professeur
 { M. ROLLAND, Agrégé

ÉDITION
de la VIE UNIVERSITAIRE
PARIS — 13, Quai de Conti — PARIS
1920

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les Thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

Essai
sur l'Influence Sociale et Economique des Religions
de l'Afrique Occidentale Française

Thèse soutenue sous la présidence de M. LESEUR

THÈSE POUR LE DOCTORAT

SCIENCES POLITIQUES ET ECONOMIQUES

Par Edmond LOUVEAU

Bravé de l'Ecole Coloniale — Elève Administrateur des Colonies

Essai

SUR

l'Influence Sociale et Economique des Religions de l'Afrique Occidentale Française

THÈSE POUR LE DOCTORAT

SCIENCES POLITIQUES ET ECONOMIQUES

Présentée et soutenue le Samedi 4 Décembre 1920 à 3 h. 1/2

Par Edmond LOUVEAU

Braveté de l'Ecole Coloniale — Elève Administrateur des Colonies

Président : M. LESEUR, Professeur

Suffragants { M. PERREAU, Professeur
 { M. ROLLAND, Agrégé

PARIS

“ LA VIE UNIVERSITAIRE ”

Maurice D'ALBIGNY, Editeur

13 QUAI DE CONTI

— 1920 —



BIBLIOGRAPHIE

Liste alphabétique des principaux ouvrages, revues et cours, cités ou consultés :

- ANGOULVANT (G.). — La Pacification de la Côte d'Ivoire.
 ARCIN (André). — La Guinée Française.
 ARNAUD (Robert). — Précis de politique musulmane.
 BECKER (Dr C.-H.). — L'Islam et la colonisation de l'Afrique.
 BENATTAR (C.). — El Hadj Sebai. — Abdelaziz Ettealbi. — L'Esprit libéral du Koran.
 BÉTUNE (L.). — Les missions catholiques d'Afrique.
 BINGER (L. G.). — Esclavage, Islamisme et Christianisme.
 Le même — Du Niger au golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi.
 Le même — Le péril de l'Islam.
 BLYDEN (Dr Wilmor). — Christianity, Islam and the negro races, Islam in Western Sudan, in journal of the african society.
 BONNET-MAURY (G.). — L'Islamisme et le Christianisme en Afrique.
 CASTRIES (H. de). — L'Islam — L'avenir de l'Islam.
 CHÉRON. — La société noire de l'Afrique Occidentale (Thèse de Doctorat 1908).
 CLÉRIQ. — L'Islamisme.
 CUREAU (Dr Ad.). — Les sociétés primitives de l'Afrique Equatoriale.
 DELAFOSSE (M.). — Haut Sénégal Niger — le pays — les peuples — les langues — l'histoire — les civilisations.
 DENYS Odet. — Du rôle de l'agriculture indigène dans les colonies d'exploitation.
 DERENBOURG (H.). — La science des religions et l'Islamisme.
 DESPLAGNES (L.). — Le plateau central nigérien.
 DUBOIS (Félix). — La vie au continent noir.
 Le même — Tombouctou la mytérieuse.
 DOWD (J.). — The negro races : a sociological study.
 FORGET (D. A.). — L'Islam et le chistianisme dans l'Afrique Centrale.
 GALLAND (H.). — Le « Kitemmo » dans l'Afrique Française, supplément au « Bulletin » de Novembre Décembre 1919.
 GUÉBARD (Paul). — La religion, la famille, la propriété et le régime foncier au Fouta-Djalon.
 GUÉBARD (P.). — Les Peulh du Fouta Djalon (Revue des études ethnographiques et sociologiques : Paris 1909).
 GUYARD (Stanislas). — La civilisation Musulmane.
 HENRY (J.). — L'âme d'un peuple africain, les Bambara.
 HOUDAS (O.). — L'Islamisme.
 Le même — Traduction de « El Bokhari » — Les traditions islamiques.
 HOVELACQUE (A.). — Les nègres de l'Afrique Equatoriale.
 HUBERT (Lucien). — L'éveil d'un monde — L'œuvre de la France en Afrique Occidentale.
 IMBART DE LA TOUR. — L'esclavage en Afrique et la croisade noire.
 JOSEPH (Gaston). — La Côte d'Ivoire.
 KASIMIRSKI. — Traduction du Koran.
 LA BEAUME (Jules). — Analyse du Koran.

- LANDRIEUX (Maurice). La France puissance Musulmane.
LASNET (D^r). — Les races du Sénégal.
LE CHATELIER (A.). L'Islam au XIX^e siècle — L'Islam dans l'Afrique Occidentale.
LE CLERC. — L'Afrique chrétienne.
LORIN (Henri). — L'Afrique à l'entrée du XX^e siècle.
MACLAUD (D^r). — Etude sur la distribution géographique des races sur la côte occidentale d'Afrique, de la Gambie à la Mellacorée (bulletin de géographie historique et descriptive, Paris 1906).
MAHAUT. — La colonie du Haut Sénégal et Niger.
MARC (Lt I.). — Le pays Mossi.
MARTY (P.). — L'Islam au Sénégal.
MARTIN (G.). Précis de sociologie Nord-Africaine.
MEYNIER (Cap. O.). — L'Afrique Noire.
MONTEIL (Charles). — Monographie de Djenné.
Le même Les Khassonké.
MORAND (M.). — Le droit musulman algérien (1916.)
NASSAU (Robert-Hamil). — Fetichisme in West Africa. — Forty years's observation of nature, customs and superstitions.
PERRON (D^r). — L'Islamisme — son institution, son influence et son avenir.
POULET (G.). — Les Maures de l'A. O. F.
PRÉVILLE (A. de). — Les sociétés africaines.
QUELLIEN (A.). — Politique musulmane de la France en A. O. F. (thèse de Doctorat 1910).
RENOUARD (G.). — L'Onest africain et les missions catholiques.
SAVARY. — Les lois morales et civiles de Mahomet extraites du Koran.
TASSY (Garcin de). — L'Islamisme d'après le Coran.
TAUXIER (L.). — Le noir du Soudan.
Le même Le noir du Yatenga.
TELLIER (G.). — Autour de Kita.
TOUTÉE. — Dahomey, Niger, Touareg, du Dahomey au Sahara.
VIGNON (L.). — Un programme de politique coloniale — Les questions indigènes.

Journaux et Revues :

- Bulletin du Comité de l'Afrique Française.
Revue coloniale.
Annuaire de l'Afrique Occidentale.
La Quinzaine coloniale.
La Géographie.
La dépêche coloniale.

Cours de :

- M. DELAFOSSE, Gouverneur honoraire des Colonies (Ecole coloniale 1919-1920).
M. LESEUR, Professeur à la Faculté de Droit de Paris (Doctorat 1919-1920).
M. MORAND, Doyen de la Faculté de Droit d'Alger (Ecole coloniale 1919-1920).
M. PERREAU, Professeur à la Faculté de Droit de Paris (Ecole coloniale 1919-1920).
M. VIGNON, Professeur à l'Ecole coloniale (1919-1920).

CHAPITRE I

Esquisse de la géographie politique et humaine actuelle de l'Afrique Occidentale Française — Proportion des diverses religions : Animisme, Islamisme, Christianisme.

Les déterminants principaux du développement économique et social d'un pays, d'une colonie, sont : la géographie physique (orographie, climat, hydrographie, flore, faune, géologie, etc...), la géographie humaine (répartition, densité des habitants et leur civilisation, en particulier un de ses facteurs, la religion) et ceux dont l'ensemble a pour but la mise en valeur du pays, en un mot, la colonisation : telles sont les questions du régime des terres, de la main d'œuvre, des capitaux, des travaux publics, des transports, etc...

Parmi ces déterminants, nous allons faire ressortir le rôle important joué par la religion, facteur de la civilisation d'un pays, dans les territoires du gouvernement général de l'Afrique Occidentale Française ; c'est-à-dire, dans cette portion de l'Afrique Occidentale limitée : au Nord, par le Rio de Oro, le Gouvernement Général de l'Algérie, la Tripolitaine ; à l'est, par la zone Anglo-Egyptienne du Sahara et du Soudan ; au Sud par le gouvernement général de l'Afrique Equatoriale Française, la Nigéria Anglaise et à l'Ouest par l'Océan Atlantique, abstraction faite des enclaves anglaises, portugaises et du Libéria.

Aux termes de l'article premier du décret du 18 octobre 1904, le gouvernement général de l'A. O. F. comprend :

- 1° La colonie du Sénégal ;
- 2° La colonie de la Guinée ;
- 3° La colonie de la Côte d'Ivoire ;
- 4° La colonie du Dahomey ;
- 5° La colonie du Haut-Sénégal et Niger ;
- 6° Le territoire civil de la Mauritanie ;

7° Depuis le décret du 7 septembre 1911, le territoire militaire du Niger, séparé de la colonie du Haut-Sénégal et Niger pour former une subdivision directe du gouvernement général ;

8° Depuis le décret du 1^{er} Mars 1919, la colonie de la Haute-Volta, détachée de la colonie du Haut-Sénégal et Niger.

Cette vaste région, de plus de 5.000.000 km² et 12.000.000 d'habitants, s'étend du 20° de longitude Ouest au 12° de longitude Est (méridien de Paris) et du 4° au 20° de latitude Nord. Elle comprend une portion de désert : le Sahara soudanais ; de steppe et de savane : le Soudan ; de forêt tropicale et une zone côtière. Ces territoires sont habités par de nombreux peuples de races différentes, les blancs au Nord, les noirs au Sud et dans la partie médiane, une zone de contact, le Soudan, de population métissée.

Au premier abord, il semble que le Sahara est une barrière infranchissable, empêchant toutes relations avec les peuples méditerranéens ; il n'en est rien cependant et de tous temps le Soudan, zone riche, favorable à la vie, a été envahi par des peuples venant du Nord et qui se sont superposés ou mélangés avec ses habitants. Les légendes indigènes content qu'à une époque indéterminée, bien antérieure à notre ère, le pays était peuplé par une race de noirs petits, les nigritiens, qui furent refoulés au Sud dans la forêt par des envahisseurs venant probablement du

Nord-Est. Cette forêt tropicale et équatoriale, longeant à une certaine distance les côtes du golfe de Guinée, fut une barrière moins franchissable que le Sahara et les relations du Soudan avec la côte Sud furent moins importantes, de beaucoup, qu'avec la zone méditerranéenne.

Cette circonstance géographique nous permet de comprendre la répartition générale des différentes religions dans l'A. O. F. et comment, le Sud, la zone côtière et la forêt, restèrent le réduit principal de l'animisme, tandis que le Nord, Sahara et Soudan, fut pénétré par l'Islam venu du Nord et du Nord-Est.

L'exposition des flux et reflux des races noires et blanches nous ferait sortir du cadre de ce petit essai, nous nous contenterons d'exposer quelle est la situation religieuse actuelle de l'A. O. F.

Du nord, l'Islam a, depuis les premiers siècles de l'Hégire, progressé vers le Sud et toute la zone Saharienne suit sa règle; les Arabo-Berbères lui sont soumis en totalité; dans la zone Soudanaise et côtière de nombreux peuples sont musulmans. Les statistiques suivantes, par colonie et par peuple, donnent les proportions de répartition des différents cultes et permettent de se faire une idée sur l'importance numérique de chacun d'eux, elles sont empruntées aux recensements officiels faits avant la guerre, en 1914 ou à l'occasion du recrutement des tirailleurs indigènes.

Gouvernement Général de l'Afrique Occidentale

1^{re} COLONIE DU SÉNÉGAL

Ouoloffs	388.791 musulmans
Sérères	233.358 animistes
Peuhls	211.189 musulmans
Toucouleurs	151.644 musulmans
Diolas	80.891 animistes

Mandingues.....	66.866 musulmans
Bambaras.....	22.737 animistes
Lebous.....	12.550 musulmans
Maures.....	8.913 musulmans
Sarakolès.....	24.426 musulmans
Divers.....	50.876 musulmans
	4.500 catholiques
	200 Protestants
Soit sur 1.256.931 indigènes.	336.986 animistes 915.245 musulmans 4.500 catholiques 200 protestants

2° TERRITOIRE CIVIL DE LA MAURITANIE

Ouoloffs.....	2.309 musulmans
Toucouleurs.....	33.396 musulmans
Bambaras.....	1.909 animistes
Sarakolès.....	16.394 musulmans
Peuhls.....	1.090 musulmans, qqs. anim.
Maures.....	200.692 musulmans
Divers.....	390 animistes
Soit sur environ 256.000 indigènes	2.500 animistes 253.500 musulmans 0 chrétiens

3° COLONIE DU HAUT SÉNÉGAL ET NIGER ET DE LA HAUTE VOLTA

Mandingues (Malinkés et Bambaras)	1.176.486 musulmans et animistes
Soninkés.....	232.072 musulmans et animistes
Peuhls.....	741.829 musulmans
Noirs de la boucle.....	634.584 animistes
Mossis.....	1.710.000 animistes
Hobés.....	140.000 animistes
Toucouleurs.....	125.000 musulmans
Songhais.....	51.002 animistes et musulmans
Sémites.....	230.043 musulmans et animistes
Ouoloffs.....	3.280 musulmans
Divers.....	601.068 animistes et chrétiens
Soit sur 5.645.365 indigènes...	4 356.090 animistes 1.283.118 musulmans 2.000 catholiques

4° TERRITOIRE MILITAIRE DU NIGER

Races soudanaises.....	
Touaregs.....	303.000 musulmans et animistes
Toubous.....	

Peuhls	50.000 musulmans et qqs.anim.
Djermas.....	220.000 musulmans, qqs anim.
Haoussas	315.000 musulmans

Soit sur 890.000 indigènes environ.	{ 134.000 animistes
	{ 750.000 musulmans
	{ 0 chrétiens

5° COLONIE DE LA GUINÉE FRANÇAISE

Baga.....	23.855 animistes
Bambara.....	400 animistes
Bassari.....	11.293 animistes
Congagni.....	12.876 animistes
Foulah.....	684.000 musulmans
Guerze.....	886 musulmans
Kissien.....	104.473 musulmans
Landonman.....	21.739 musulmans
Malinké.....	567.423 musulmans et animistes
Nalou.....	6.565 musulmans
Ouoloff.....	1.261 musulmans
Foulacoimda.....	10.337 animistes
Soussou et Dialonké.....	314.988 musulmans
Sarakolé.....	1.045 musulmans
Toma.....	36.335 musulmans
Toucouleurs.....	7.381 musulmans
Indigènes étrangers.....	700 musulmans
	254 animistes
	316 catholiques
	1.299 protestants

Soit sur 1.808.893 indigènes...	{ 252.448 animistes
	{ 1.553.730 musulmans
	{ 316 catholiques
	{ 1.299 protestants

6° COLONIE DE LA CÔTE D'IVOIRE

Atties et Abbeys.....	70.000 animistes
Abrons.....	40.000 animistes
Achantis et Fantis.....	15.000 animistes
Adioukrous.....	28.000 animistes
Agnis, Ebries et Abidjis..	120.000 animistes
Agnis, Baoulé.....	245.000 animistes
Alladians.....	55.000 animistes
Appoloniens.....	8.000 animistes
Avikans et Didas.....	90.000 animistes
Kroumens, Bétés et Gourous	240.000 animistes
Mandes, Dioulas.....	345.000 musulmans
Sénoufos.....	225.000 animistes
Haoussas et Sénégalais...	10.000 musulmans

Divers	13.000 musulmans et chrétiens
Soudanais Dahoméens, Gabonais et Guinéens..	10.000 animistes et musulmans

Soit sur 1.531.174 indigènes ...	{ 1.100.000 animistes 429.000 musulmans, 2.174 chrétiens
----------------------------------	--

7° COLONIE DU DAHOMEY

Baribas.....	120.000 animistes, quelques musulmans
Dassas.....	80 000 animistes
Dendis.....	10 000 animistes et musulmans
Dobas.....	5.000 animistes
Dompagos.....	10.000 animistes
Djedjes-Adjas-Fous-Koto-fous	{ 415.000 animistes 100 musulmans 900 protestants 10.000 catholiques
Gambaris-Haoussas.....	2.000 musulmans
Houlos-Kplas-Minas.....	{ 6.700 animistes 3.100 protestants
Popos.....	200 catholiques
Krougniens	100 animistes
Mahis	8.000 animistes
Métis de pères Européens.	{ 1.150 catholiques 50 protestants 8.500 catholiques 2 400 protestants
Nagots, Schabes, Yombas.	{ 25.000 musulmans 62 000 animistes
Anés, Sohonés	28.000 animistes
Awindjis, Cotocoles	12 000 animistes
Pedahs.....	4 000 animistes
Peuhls	38 000 musulmans
Sénégalais.....	{ 10.000 catholiques 200 musulmans 20 animistes
Sombas	80.000 animistes
Tchis-Ouatchis.....	6.000 animistes
Yobas-Banzantches	26 000 animistes
Divers.....	1.400 animistes

Soit sur 900.000 indigènes.. ...	{ 794.290 animistes 79.300 musulmans 6.500 protestants 19.910 catholiques
----------------------------------	--

Au Dahomey, il faut ajouter la portion du Togo Allemand dont le traité de Versailles nous a confié le mandat, elle est peuplée d'environ 500.000 habitants, dont 400.000 sont animistes et à peine 100.000 musulmans.

Nous avons donc dans l'A. O. F. actuelle, pour une population d'environ 12.800.000 indigènes :

7.400.000 animistes ;

5.350.000 musulmans et Islamo-animistes ;

40.000 chrétiens.

Ces chiffres, malgré leur exactitude relative, donnent cependant une idée du nombre d'adeptes de chacune des principales religions de notre colonie et de leur répartition dans les diverses subdivisions du Gouvernement Général.

Cette proportion se maintiendra-t-elle ? L'Islamisme continuera-t-il son extension ? L'avenir le dira ; en tout cas pour l'instant, il semble stationnaire après la progression rapide des XVIII^e et XIX^e siècles, notre venue dans le pays, qui a été la cause de la destruction des grands empires musulmans d'El Hadj Omar et de Samory, paraît en être la raison, les animistes n'ont plus aucun intérêt à se convertir à la religion de Mahomet.

Quelle a été l'influence sociale et économique de l'Animisme, de l'Islam et du Christianisme ? C'est ce que nous allons chercher à dégager.

CHAPITRE II

L'ANIMISME. — Sa définition — Dogme et Culte — Son rôle en A. O. F. — Son influence sociale — Son influence économique

En quoi consiste la religion animiste, dont l'importance numérique, en Afrique occidentale Française et les régions où elle domine viennent d'être déterminées ? Plus fréquemment, pour désigner ces croyances, on emploie le terme de Fétichisme ; c'est un mot impropre, car chaque fois que les indigènes paraissent rendre un culte à un objet, à un fétiche, c'est à l'âme personnifiée par cette chose qu'ils s'adressent, d'où religion des âmes et par conséquent le vrai nom sera : animisme.

Pour les indigènes tout a une âme, les morts, les vivants, les choses inertes, il y en a de plusieurs espèces. La langue d'un des principaux peuples animistes du Soudan : les Mandingues, nous en donne un exemple. Deux termes veulent dire âme avec une signification différente : *dya* et *nya*. Le premier provient du radical *di* qui implique l'idée de tout ce qui est bon, du plaisir, *di* comme verbe traduit plaire, comme nom cadeau, comme adjectif agréable ; *dya* voulant dire plaisir signifiera aussi, par extension, la vie opposée à la mort, c'est ce qui provoque la joie de vivre, par conséquent tout animal ou plante aura un *dya*. Le deuxième provient du radical *ni* qui signifie le sang, l'organe qui fabrique le sang, le fait circuler et aussi le résultat de la circulation, la vie ; le *nya* sera donc le principe issu du sang, celui qui actionne la volonté, c'est l'âme

agissante. Dans l'homme vivant, c'est le *nya* qui fait agir le *dya* ; en plus du *dya*, les animaux et les plantes ont le *nya*, les pierres, les objets inertes, ont seulement un *nya*, les indigènes n'admettent pas une chose sans âme. Ces distinctions se retrouvent chez tous les animistes de l'A. O. F., avec des variantes suivant les peuples (1).

Cette religion a d'autant plus d'importance au point de vue social et économique que, comme dans toutes les sociétés primitives, elle est liée à la vie de chaque jour et influe sur un grand nombre de coutumes, nous ne pouvons faire aucune comparaison avec les religions de nos pays, la vie économique et, même jusqu'à un certain point la vie sociale, étant indépendantes de la religion.

L'étude des coutumes animistes est fort difficile, car le dogme n'est point écrit, on doit donc en partie se borner à celui du culte qui peut se diviser en culte des morts et culte des esprits et des forces naturelles. Le culte des morts qui consiste à diviniser les « *nya* » des ancêtres, les « *dya* » ayant disparu au décès, a évidemment une heureuse influence sociale, il empêchera la famille qui est la cellule de la société indigène, de se désagréger, il explique comment s'est conservé si vivace cet esprit de famille ; pendant la guerre nombre de tirailleurs envoyaient leurs économies au patriarce, au chef de la famille.

Le culte des esprits a pour but de rendre un culte aux « *nya* » des forces naturelles, au ciel, aux astres, aux montagnes, aux fleuves et surtout à la terre qui, pour les noirs, se confond avec les négrières que la légende donne comme ancêtres des hommes ; le sacrifice s'adressera donc à la fois au génie de la terre et au négrière ancien propriétaire

(1) Cours de M. Delafosse. École Coloniale 1919-20.]

du sol. L'animiste rend un culte à de nombreux autres *nya* qui sont représentés par des idoles, des fétiches ; les uns sont de bons génies, les autres de mauvais, ou plutôt ils ne sont ni bons ni mauvais, ils peuvent le bien ou le mal suivant les cas. On les priera donc de ne pas causer de malheurs. Cette crainte continuelle des esprits sera une cause de stagnation de la vie économique et sociale des noirs, ils seront paralysés par la peur et toujours soumis à l'influence, généralement mauvaise, des prêtres de ces cultes, des féticheurs. La superstition leur fait souvent adopter des animaux sacrés, tabous, auxquels on ne doit pas toucher ; ils peuvent être inoffensifs, mais aussi certains, comme les singes, peuvent nuire, par leur multiplication, aux cultures.

A côté de la religion proprement dite, on trouve des pratiques annexes, c'est-à-dire l'exploitation de la religion mise au service privé, qui ont une particulière importance chez ces peuples primitifs. Ils redoutent bien davantage les hommes ayant le pouvoir des jeter de sorts que les génies ; aussi les sorciers, jeteurs de sorts, vont-ils avoir un rôle prépondérant dans la vie quotidienne. Ils forment une classe à part, à la fois méprisée et crainte ; en général ils appartiennent à l'une des castes d'artisans. Ce sont eux qui décrètent les tabous, interdictions qui vont gêner la vie économique, ainsi il ne sera point permis dans tel village de cultiver le riz ou d'en manger, de consommer des bananes, des arachides etc... Etant locales ou individuelles, ces prohibitions n'ont cependant pas une grande influence dans l'ensemble. On peut être jeteur de sorts sans le savoir, la mort, dont les noirs ne s'expliquent pas le caractère, est pour eux causée par un jeteur de sorts. Pour le découvrir on s'adresse aux prêtres qui emploient

divers moyens, et presque toujours c'est une vieille femme ou un vieil homme que l'on tue, le résultat est de supprimer une bouche inutile. A côté des sorciers, volontaires ou non, on trouve partout en A. O. F. des devins, diseurs de choses cachées qui prédisent l'avenir, dévoilent où se trouvent les objets perdus et indiquent les moyens de se débarrasser de ses ennemis, généralement à l'aide d'eau trouble analogue au marc de café de nos pythonisses ; ce sont en général des gens intelligents qui savent faire parler. Ils acquièrent ainsi une grande influence sur les indigènes. Quand aux gris-gris, amulettes etc... répandus en A. O. F., ils n'ont pas, à proprement parler, de caractère religieux, mais reposent sur la crédulité des gens. On en trouve dans tous les pays, même en Europe.

De cette rapide esquisse de l'animisme et de ses annexes, il se dégage que les croyances du noir sont décevantes, parce qu'elles reposent sur la peur de tout, aussi bien des morts, des vivants, que des choses inertes ; tout pour lui a une âme. Un génie peut-être bon, mais le plus souvent mauvais, par conséquent il lui faut craindre ces esprits. Jointe au milieu géographique défavorable dans lequel il vit, sa religion a contribué à le figer et à empêcher l'évolution de sa civilisation, en particulier de sa vie sociale et économique.

L'animisme n'étant point une religion révélée, quoique, liée très étroitement à la vie du noir, n'a pas codifié les coutumes, rien de comparable au Coran des Musulmans. La vie sociale : le mariage et la famille, la société, l'Etat, la Justice etc... ainsi que la vie économique : les biens, les contrats, etc... sont réglées par des coutumes indépendantes ou du moins peu dépendantes, de la religion qui elle, a

ses règles propres dont certaines, cependant, peuvent avoir une influence sociale et économique.

1^o Coutumes ou interdiction animistes ayant un rôle social.

a) En premier lieu il faut citer la circoncision et l'excision, presque universellement répandues en A. O. F., c'est l'initiation à la vie d'adulte entourée de rites magico-religieux ; la circoncision est pratiquée par une caste spéciale, celle des forgerons, ceux-ci prêchent une sorte de retraite pendant laquelle l'enfant qui va devenir un homme est soustrait au monde extérieur. Opéré, il changera de costume et fera partie d'une des associations d'âge, dont l'importance politique et sociale est si grande. L'excision marque également le passage chez la femme, de l'enfance à l'âge adulte ; l'opération est généralement faite par les femmes de forgerons et s'entoure de rites similaires à ceux qui accompagnent la circoncision. Comme l'homme, la femme va dorénavant faire partie d'associations d'âge dont le rôle, pour être moins important, n'en présente pas moins un grand intérêt si l'on songe, que chez les animistes, la femme est libre, et souvent l'égale de l'homme, qu'elle a voix dans les délibérations publiques. Ni l'une ni l'autre des pratiques n'est d'origine islamique, elles existaient bien antérieurement à l'Hégire.

b) La défense de rapports incestueux, entre proches parents, si la coutume n'avait été que civile n'aurait peut-être pas été respectée ; renforcée par une prohibition d'ordre religieux, elle a une efficacité absolue.

c) Parmi les très nombreux rites animistes relatifs à la mort, quelques-uns ont une influence sociale, il en est ainsi : de la croyance à la transmigration des âmes, le dya d'un mort pouvant survivre chez un enfant, on donnera à

ce dernier le nom du défunt ; de la croyance que les individus doivent conserver dans l'au-delà une existence en rapport avec celle qu'ils avaient ici-bas et d'autre part en la survie, les animistes étaient amenés, à l'occasion de la mort de rois ou de chefs, à faire de véritables hécatombes d'esclaves et de femmes, les rois Dahoméens sont à ce sujet restés fameux ; notre occupation a fait disparaître cette horrible coutume.

d) La prohibition de rapports sexuels pendant les menstrues de la femme, la grossesse et l'allaitement, a été peut-être une des causes de la polygamie, presque universellement pratiquée en A. O. F. ; son existence, bien antérieure à l'Hégire, ne permettant pas de faire découler cette coutume sociale de l'islam.

2^o Coutumes ou interdictions animistes ayant un rôle économique.

a) Celle qui interdit ou rend nul un contrat passé un jour néfaste ; ces jours sont assez nombreux et varient avec les régions. Connus des indigènes commerçants, ils ne le sont généralement pas des Européens et cela amène des conflits regrettables lors des transactions commerciales.

b) Il faut réserver une place particulièrement importante aux associations religieuses ou magico-religieuses, étant donné le rôle économique qu'elles peuvent jouer sous notre influence ; l'esprit mutualiste étant très développé chez les noirs, la famille en étant un exemple, il existe de nombreuses associations, les unes purement religieuses qu'on peut qualifier de secrètes, avec mots de passe, initiation et langage secret. Le but est généralement l'exploitation du public, à l'aide d'un certain culte à caractère effrayant et mystérieux, elles n'ont qu'une influence sociale

et économique restreinte ; il n'en est pas de même d'une autre catégorie de sociétés, liées qu'indirectement à la religion, les associations d'âge ; celles-ci, qui ont pour origine la circoncision ou l'excision, réunissent les individus ayant subi l'opération en même temps ; dans le courant de l'existence les camarades restent unis, ils s'aident, se conseillent et interviennent dans les affaires politiques, sociales et économiques du village, du canton. Il ne faudrait qu'une légère transformation pour faire de ces sociétés des associations commerciales, ou plutôt il ne faudrait que généraliser, car il en existe déjà des types chez les indigènes de l'A. O. F., semblables au Kitemmo signalé par M. Galland. Il en définit le type ainsi « c'est une association commerciale, une « communauté d'intérêt, qui groupe un certain nombre de « membres soumis à des obligations nettement définies « par des statuts méticuleusement fixés. La création d'un « Kitemmo a quelque analogie avec celle d'un marché. C'est « d'ailleurs sur les marchés européens que s'amorcent les « Kitemmo les plus importants ». Chaque membre verse une cotisation de 10 à 15 fr., tous les 10 ou 15 jours, entre les mains du chef indigène, qui est le Président-Trésorier de l'Association ; les sommes ainsi réunies peuvent atteindre 500 ou 600 fr., elles sont à tour de rôle allouées à un des membres qui, seul, n'aurait jamais économisé pareille somme ; il emploiera son pécule au négoce ou à la fondation d'un foyer (paiement de la dot). Cette association tient lieu pour le noir de caisse d'épargne et de banque, sans elle il serait toujours pauvre, car de son naturel il n'est point économe. Nous verrons dans un chapitre suivant comment l'Administration est intervenue pour régler et améliorer cette institution indigène.

M. Delafosse indique également des associations à but

social et à pratiques religieuses, qu'il serait peut-être possible d'orienter vers un but économique. Cet animisme, qui a des degrés variables suivant les populations, depuis le culte barbare des peuplades primitives de la forêt, jusqu'à la religion des peuples demi-civilisés de la boucle du Niger, a-t-il contribué à figer les populations au point d'en empêcher le développement social et économique ? L'histoire des principaux Etats, qui se sont formés sur les territoires constituant aujourd'hui l'A. O. F., montre que, quoique beaucoup aient été créés par les Musulmans, il en a cependant existé de stables dirigés et peuplés par des animistes, tels les empires Mossi et Gourmanché qui du XI^e au XX^e siècle se développèrent et résistèrent à toute infiltration Musumane. Ce sont les seuls, si l'on en excepte quelques petits royaumes du golfe de Guinée, représentant ce qu'on peut appeler la civilisation animiste pure. S'ils n'ont pas eu la renommée des grands empires musulmans, ils furent plus stables, plus fortement constitués, puisqu'ils ont réussi à se maintenir 9 siècles sans grandes modifications ; leur fin n'est pas due à l'Islam, mais à l'occupation française. Si ces états ne firent jamais de conquêtes comparables à celles des empires Mahométans, leur prospérité économique intérieure fut plus grande ; cela est dû en partie à leur organisation sociale et à l'animisme qui constituait là une religion nationale, l'Empereur étant une sorte de divinité, avait une puissance lui permettant d'assurer l'ordre et la paix à l'intérieur de ses états et aussi de rendre possible le développement de l'agriculture et du commerce, dû aussi à la densité relativement élevée de la population, les traitants Musulmans n'ayant point osé s'attaquer à des Etats si fortement constitués.

Nous aurions encore pu citer la prospérité de l'Empire de

Ghana avant l'introduction de l'Islam, dont le commerce d'or est resté légendaire, mais les données sont du domaine de la légende.

L'organisation des empires Mossi, de Ouagadougou, du Yatenga et du Fada-n-Gourma, prouvent suffisamment que l'animisme permet l'établissement d'états stables ; au sommet l'empereur entouré de ministres, le pays divisé en gouvernements provinciaux ayant à leur tête un gouverneur assisté de Conseil. Ces états présentent donc une certaine similitude avec les royaumes féodaux européens du moyen âge.

CHAPITRE III

Notre action sur l'animisme. — L'instruction — La guerre — Les décrets et arrêtés.

Conclusion : Possibilité d'un animisme débarrassé des sorciers et pratiques magico-religieuses, ayant une heureuse influence sociale et économique.

Pouvons-nous espérer faire œuvre de peuple civilisateur en A. O. F. sans agir sur l'animisme ? Non certes ; mais est-il possible de faire évoluer cette religion ? Il ne faut point s'en exagérer le caractère barbare et bien comprendre que l'on doit considérer d'une part les doctrines et de l'autre les pratiques.

Les doctrines animistes n'ont, pas plus que celles d'une autre religion, une influence sociale et économique, à priori, mauvaise ; les noirs ont leur philosophie, tout comme nous ; elle est différente, elle répond à leur mentalité, il n'y a pas lieu d'agir sur elle et d'ailleurs le pouvons-nous ?

Il n'en est pas de même des pratiques, lesquelles sont souvent inhumaines et ont une néfaste influence sur le développement social et économique du pays. Celles-là, il faut essayer de les modifier ; déjà, nous avons interdit les pratiques barbares, contraires à la civilisation, en particulier les sacrifices humains, l'épreuve du poison, la mise à mort des sorciers involontaires, les "jugements de Dieu", souvent meurtriers, pratiqués par les Féticheurs, etc..

Maintenant, il nous faut agir contre le rôle des magiciens,

jeteurs de mauvais sorts, etc..., qui trop souvent contribuent, pour beaucoup, au maintien de cette atmosphère de terreur, si déprimante, au milieu de laquelle vivent les animistes. Toute affaire non réglée par la coutume, l'est par le sorcier, qui emploie fréquemment des moyens sanglants qu'il nous a fallu interdire. Cette action s'effectuera surtout par la diffusion de l'instruction, qui fera évoluer la mentalité indigène. Qu'avons-nous fait dans cette voie ? Bien peu ; si on excepte le Sénégal, en 1900, il n'y avait pas en A. O. F. d'écoles officielles. Depuis, de nombreux arrêtés ont été pris, mais les résultats sont encore peu sensibles. Un arrêté du 1^{er} novembre 1918, dû à M. le Gouverneur Général Angoulvant, a été précédé d'une circulaire, dans laquelle la réforme est présentée, comme devant être la base d'une nouvelle politique sociale, rendue urgente par l'influence qu'à eue la guerre, sur la mentalité des indigènes venus combattre si vaillamment à nos côtés.

L'arrêté préconise la création d'un enseignement primaire donné au premier degré dans des écoles de village, avec un programme simple comprenant : l'éducation morale, le Français, l'hygiène, l'agriculture, l'élevage, les industries locales, les premiers éléments de calcul et de système métrique ; c'est de cet enseignement primaire élémentaire qu'il nous faut attendre le plus pour la modification des pratiques de l'animisme. L'indigène plus instruit, sera moins superstitieux, il n'aura plus une confiance aussi aveugle dans ses sorciers, il sera plus apte à accepter nos méthodes économiques et à modifier, à améliorer, bien entendu dans les limites de sa mentalité, ses institutions sociales ; il ne s'agit pas de lui imposer les

nôtres qu'il ne peut comprendre et qui ne sont peut-être pas toujours si parfaites !

L'arrêté ordonne ensuite la création d'écoles régionales de deuxième degré et de cours d'adultes avec un programme plus étendu qui, comme les précédentes auront pour fin l'amélioration des indigènes de l'A. O. F. Pour enseigner dans ces écoles, à côté du personnel européen, il en faut un indigène ; c'est là un des buts de l'enseignement primaire supérieur ; avec l'enseignement professionnel, il formera également les employés nécessaires au commerce, à l'industrie et à l'Administration. Au sommet de l'enseignement supérieur, le Gouverneur Général travaille à la constitution d'une sorte d'Université indigène de l'A. O. F. à Dakar ; déjà fonctionne une école normale d'instituteurs, une école des pupilles de la marine. L'Ecole supérieure Pinet Laprade, l'école administrative Faidherbe, l'école de Médecine avec une section pour les sages-femmes, une école d'agriculture avec une section vétérinaire.

Cet enseignement, bien compris, en rapport avec la mentalité indigène, pourra peut-être achever, lorsqu'une élite indigène assez importante sera formée, de détruire l'influence des sorciers et toutes les pratiques annexes magico-religieuses.

L'animisme, ainsi épuré, sera une religion tout aussi élevée, quoique point comparable, n'étant pas révélée, aux autres grandes religions du monde.

Il est impossible de négliger d'exposer quelle a été l'influence de la guerre, quoiqu'il soit encore difficile d'en bien dégager les résultats. Il est indéniable que les milliers d'Ouest-Africains, qui sont venus combattre pour leur nouvelle Patrie, ont vu ; que de cette visior , un peu rapide et superficielle sans doute, ils retiendront, revenus dans

leurs villages, décorés, honorés, ils ne subiront plus l'influence du sorcier, leur exemple sera peut-être suivi par beaucoup. D'autre part, ceux qui ont travaillé dans les usines, pourront servir de moniteurs à une main-d'œuvre nécessaire pour la mise en valeur de notre colonie.

Certains ont soutenu que les indigènes ayant participé à la guerre, ayant vu la France, contracté des habitudes de bien-être, ne songeraient une fois rentrés chez eux, qu'à exploiter leur situation, en se faisant marchands de gris-gris ; il se peut qu'il y en ait, mais pour ma part, je ne puis croire que les Adjudants, les Sergents et même les tirailleurs que j'ai eu sous mes ordres dans le régiment mixte d'infanterie coloniale où j'ai servi pendant la guerre, jouent ce rôle. Beaucoup, surtout parmi les sous-officiers du bataillon, avaient acquis une assez bonne connaissance du Français, contracté le goût d'un confortable relatif et même d'une certaine élégance ; ils allaient jusqu'à traiter les habitants quelque peu arriérés, de la Macédoine de "sauvages" ! Il est donc vraisemblable que ces indigènes amélioreront leur vie économique, qu'ils lutteront contre l'influence des magiciens et ayant pris l'habitude d'un certain luxe, travailleront pour se le procurer.

Dans une circulaire du 4 mai 1918, M. le Gouverneur Général Angoulvant définit ainsi notre rôle et celui de la guerre : " A notre contact, les populations indigènes devaient inévitablement évoluer vers un état politique et social plus avancé ; mais cette évolution pouvait être lente et progressive et nous avions le loisir d'en régler l'allure. La guerre en a incontestablement précipité la marche et a dérouté toutes nos prévisions ". Et cela par les rapprochements qu'elle a causés, par la perturbation dans les vieux cadres indigènes, des captifs envoyés par les chefs aux tirailleurs étant revenus couverts de gloire.

Quoi que les circulaires, arrêtés et décrets, bien conçus et bien appliqués, peuvent avoir une certaine part dans l'évolution de la mentalité indigène, que notre rôle de peuple colonisateur et par conséquent civilisateur nous impose, il ne faut point s'en exagérer l'importance, ni surtout croire qu'ils peuvent transformer radicalement et spontanément une société si différente de la nôtre, que nous ne sommes pas certains de bien comprendre. L'animisme, la religion du noir, avec ses pratiques annexes barbares ou puériles, ne sera point transformée du jour au lendemain ni surtout par décret. C'est l'œuvre d'efforts, longs, persévérants et soutenus ; il faut surtout s'attacher à éclairer la mentalité du noir et l'instruction seule peut y arriver, à ce point de vue la guerre a été utile, elle a " précipité la marche ". Peut-être verrons-nous un animisme purgé, ayant une influence sociale et économique heureuse, lutter victorieusement contre des religions étrangères non adaptées à la mentalité du noir ; l'indigène ne les comprend pas ou les interprète mal, souvent ces croyances par elles-mêmes élevées et civilisatrices, ne jouent qu'un rôle néfaste dans son évolution sociale et économique.

CHAPITRE IV

L'Islamisme en Afrique Occidentale — Raisons de son prosélytisme — Comment le noir l'adapte à sa mentalité — Les fervents musulmans et les « islamo-animistes ».

L'animisme n'avait pas codifié les coutumes; elles étaient restées civiles, sans aucun lien religieux : ainsi le mariage était un acte uniquement civil, de même que l'organisation de la famille, de la société, de l'Etat, de la justice, le régime des biens mobiliers et immobiliers, de l'esclavage, etc...

Il n'en est plus de même avec l'Islam. Plus qu'aucune autre religion, il a une énorme influence sociale et économique, par cela même que le Prophète Mohammed a reçu en révélation, ou a réglé en détail, les coutumes régissant tous les domaines. Il va donc nous demander un exposé beaucoup plus long que l'animisme et encore étant donné le cadre restreint de cet essai, il faudra nous borner aux influences les plus directement sociales et économiques.

Avant tout, il faut établir quel est le rôle que la religion révélée par l'Ange Gabriel à Mohammed, à la fin du VI^e siècle et au début du VII^e, joue en A. O. F. Propagée par les Arabes du Sahara dès les premiers siècles de l'Hégire, elle fut adoptée par les Berbères et de proche en proche entama le bloc animiste du Soudan, à la suite de flux et de reflux successifs. Commencée au VIII^e siècle, accentuée du XI^e siècle au XV^e siècle, ralentie ensuite, l'expansion de la religion musulmane s'est accrue aux XVIII^e et XIX^e siècles ; quelles sont les causes de ce pro-

sélytisme, bien supérieur à celui du christianisme ? Il faut rechercher d'abord dans des raisons politiques, de conquête ; les Arabes, Berbères, Mandés, Songhaïs, puis les Peuls, refoulent tour à tour les animistes et tentent avec succès de convertir les peuples soumis ; ils essaient, surtout se fondent des colonies musulmanes qui groupent l'élite du pays, influent sur la masse et amènent la conversion à l'Islam d'un grand nombre d'animistes.

A côté, il y a des causes économiques, commerciales, les Musulmans par suite de leur civilisation relativement supérieure, possèdent une langue qu'ils écrivent, beaucoup savent lire, compter, ont le sentiment, dû au Coran, d'une grande solidarité, deviennent les marchands obligatoires du Soudan ; ils font ainsi la conquête économique du pays, ils s'y implantent et amènent, peu à peu les noirs qui les entourent à se convertir à l'Islam. M. Tauxier dans son ouvrage : Autour de Kita, prétend, à ce sujet, que si les Mandé-Dioulas de Kong sont Musulmans, ce musulmanisme vient sans doute de leur commerce, les noirs de l'Afrique Occidentale ne pouvaient jadis faire commodément le commerce qu'après s'être préalablement islamisés. De même, la conversion des noirs du Sénégal est due en grande partie au rapprochement économique, avec les Maures, sur les marchés où l'on vendait les gommés aux commerçants Français et Anglais, où l'on échangeait du sel, des dattes, des objets ouvragés en cuir, en métal contre du mil, du riz, des noix de kola ; l'islam suivait les marchandises et s'importait dans tout le Soudan, jusqu'au golfe de Guinée. La paix que nous avons assurée, en augmentant ces relations économiques, a activé, tout au moins jusqu'à ces dernières années, le prosélytisme de l'Islam.

Ces deux causes n'auraient peut-être pas suffi à expli-

quer la grande expansion de l'Islam en Afrique, s'il n'en existait une troisième, la plus importante, due à sa doctrine même, à son extrême simplicité, il évite d'imposer des croyances trop contraires à la raison, il n'y a qu'un seul système : Dieu unique tout puissant et éternel ; il est facile de s'y convertir, si l'on est en danger de mort il suffit de prononcer avec sincérité et foi « Il n'y a qu'un seul Dieu et Mahomet est son Prophète », sinon il faut en plus, croire à la vie future et accomplir certains rites, d'ailleurs simples et limités, dont les deux principaux sont la prière et le jeûne.

D'autre part, et c'est là sa principale cause de réussite, il est plus en rapport avec la mentalité du noir, avec ses coutumes qu'il respecte : le nègre est polygame, quasi par nécessité physiologique et économique, il ne fait que restreindre le nombre de femmes autorisées à un croyant, à quatre, mais en lui permettant autant de concubines qu'il le désire. De même, il tolère l'esclavage, qui est aussi pour le noir une coutume sociale à laquelle il est fort attaché. Les jouissances matérielles qui sont promises aux croyants dans l'au-de là, attirent le nègre, matérialiste et sensuel, le Paradis, peuplé de séduisantes « houris », où il jouira à volonté de tout ce dont il est privé sur la terre, le tente ; ajoutez à toutes ces diverses raisons la joie de porter un beau boubou, quelquefois une chéchia, d'être plus considéré, de faire partie de l'élite, de l'aristocratie et vous aurez l'explication de la progression extrêmement rapide de l'Islam, ainsi la Basse-Guinée, réduit de l'animisme, où il y a cent cinquante ans il n'y avait pas de population islamisée et où aujourd'hui les musulmans sont presque aussi nombreux que les fétichistes ». (1)

(1) André Arcin — « La Guinée Française »

Il faut remarquer que ces conversions, si faciles et si nombreuses sont souvent de surface, le noir conserve ses croyances antérieures, il ne fait qu'ajouter de nouveaux « Nia » aux précédents ; la croyance d'un Dieu unique ; il l'avait déjà vaguement, mais ne pensait pas qu'il fût possible d'avoir un rapport direct avec Dieu ; il admire et adopte cette croyance qui lui permet de prier Dieu directement, cela ne l'empêche pas cependant de continuer le culte rendu à tous les « Nia », génies de son ancienne religion. L'Islam ne lui apporte pas seulement une nouvelle doctrine, mais encore des coutumes codifiées dans le Coran, la Souna, etc. Nous avons vu le noir ajouter le dogme musulman à l'animisme au lieu de l'adopter à l'exclusion de toutes ses anciennes croyances ; avec les coutumes, il va procéder de même en mélangeant les unes et les autres, fréquemment il restera uniquement attaché à ses lois ancestrales, n'adoptant de l'Islam que le strict nécessaire pour se dire Musulman, ou encore ce qui lui plaît et est le plus conforme à sa mentalité. M. Ch. Monteil, dans son ouvrage « Les Khassonkés » présente ainsi l'état des connaissances islamiques d'un grand nombre de nouveaux adeptes : « D'une manière générale, la masse des fidèles ne connaît rien d'autre que la prière débitée sans la comprendre et en l'accompagnant de gestes rituels, cette prière répétée 5 fois par jour aux heures prescrites et précédée d'ablutions plus souvent simulées que réelles ».

Evidemment il ne faut pas généraliser, assez nombreux sont, en dehors des Arabes-Berbères, les indigènes de l'A. O. F. fervents Musulmans ; l'explorateur Capitaine Binger a constaté, dans la région du Kong, la présence de lettrés musulmans possédant entre autres dans leur bibliothèque, des volumes de El Bokhari et des exemplaires du

Coran. Depuis, les Administrateurs et Officiers en ont signalé un grand nombre dans tout le Soudan, jusqu'à proximité du golfe de Guinée. Pour la presque totalité ils suivent le rite Malekite déjà pratiqué dans notre Afrique du Nord.

Deux études doivent donc être faites de l'influence sociale et économique de l'Islam, d'une part chez les indigènes fervents Musulmans, pratiquant le rite Malékite, de l'autre chez les demi-convertis possédant en quelque sorte une religion mixte qu'on peut appeler l'Islamo-animisme.

CHAPITRE V

Influence sociale et économique de la religion chez les fervents musulmans.

Les fervents Musulmans comprennent, outre les Arabo-Berbères, Touaregs et Maures, les Toucouleurs, les Sarkolés, les Dioulas et quelques lettrés dans les autres peuples islamisés de l'Afrique Occidentale Française. Ils forment ainsi, dans le Nord de la Colonie, un groupe important et suivent, tous ou presque, le rite Malékite. On en trouve même au Fouta Djalon, dont les croyances sont assez voisines de l'Orthodoxie, les coutumes animistes étant disparues ; ils se recommandent aussi du rite malékite et constituent une sorte d'Eglise nationale établie par le mélange des doctrines « Kadria » et « Tidjania ». Son organisation, assez curieuse, donne aux marabouts une place dans la hiérarchie sociale, particulièrement élevée, les croyants obéissent à un Almamy (al imam) élu, à la fois chef de guerre, juge et grand prêtre, assisté d'un Conseil.

Ces musulmans que nous avons nommés les « fervents » pour les distinguer de ceux, encore soumis à l'influence animiste, que nous avons appelés islamo-animistes, ne sont point tous arrivés au degré d'islamisation des Arabes. Ainsi, les Touaregs ont conservé leurs coutumes antérieures à l'Islam et s'en remettent pour leur vie religieuse à leurs marabouts.

Au premier abord, la religion que Mahomet a conçue au cours de ses voyages en Syrie afin de régénérer sa Patrie, devrait être une cause d'amélioration, car c'est la vue de

l'état social de la Syrie, si supérieur alors à celui du Hedjaz, qui lui suggéra cette idée. L'Islam est donc l'enregistrement d'un état social déjà élevé, supérieur certainement à celui des populations de l'Afrique Occidentale.

Voyons s'il en a été ainsi dans le domaine social et économique, chez les indigènes de l'A. O. F. ayant adopté toute la religion musulmane.

C'est dans les deux bases fondamentales, les deux sources mères : le Koran et le Sunna, qu'il faut rechercher l'influence de l'Islam. Le Coran révélé à Mohammed, au nom de Dieu, par l'Ange Gabriel à la fin du VI^e siècle de notre ère envisage toute les actions humaines et les classe en licites, illicites, recommandables et répréhensibles. « Il proclame l'unité et l'éternité de Dieu, la mission de Mahomet, la vie future avec des récompenses et des châtements, tout en restreignant le libre arbitre par un fatalisme limité ; elle fixe les obligations primordiales, les devoirs du fidèle envers Dieu, le Prophète ou son successeur, comme aussi les devoirs civils et sociaux ⁽¹⁾. Ces derniers surtout nous intéressent, dictés par le Koran, guide immuable de tous les vrais croyants, ils ont une influence sociale et économique primordiale.

Analysons une traduction adaptée du Koran ⁽²⁾ ; nous y trouvons tous une morale sociale, en bien des points l'égale de la nôtre. Ainsi, les versets suivants ne sont-ils pas des préceptes moraux à recommander, ne pouvant exercer qu'une influence excellente sur les populations primitives et barbares converties de l'Afrique : « Ne mettez point votre semblable à mort, excepté en justice ; le Sei-

(1) A. G. P. Martin. Précis de sociologie Nord Africaine.

(2) L'Islamisme d'après le coran par Garcin de Tassy. Le Coran par Kasimirski.

gneur vous en fait la défense expresse (chapitre VI, verset 152). Ne vous donnez point la mort à vous-même. L'impie qui violera ces commandements sera jeté dans les flammes (IV, 33, 34). Evitez le crime en public et en secret (VI, 152). Evitez la débauche : c'est un crime et le chemin de l'enfer (XVII, 34). Ne reste pas assis sans gloire et sans vertu (XVII, 25). Le Seigneur ne laisse point périr la récompense de ceux qui font le bien (IX, 123).

Soyez bienfaisants envers vos proches, les orphelins et les pauvres ; ayez de l'humanité pour tous les hommes (V, 77). La reconnaissance est agréable à ses yeux (XXXIX, 9). Les ingrats ne prospéreront point (XII, 23). Malheur aux hypocrites, ils prient avec négligence et seulement par ostentation. Ils refusent de tendre à leurs semblables une main secourable (CVII, 5-7).

Dieu te prescrit la bienfaisance pour les auteurs de tes jours, soit que l'un d'eux ait atteint la vieillesse ou qu'ils y soient parvenus tous les deux. Garde-toi de leur marquer du mépris ou de les reprendre ; ne leur parle qu'avec respect, sois pour eux tendre et soumis et adresse au ciel cette prière. « Seigneur, fais éclater ta miséricorde pour ceux qui m'ont nourri dans mon enfance » (XVII, 24-25). Dieu défend le crime, l'injustice et la calomnie (XVI, 92). Rends à tes proches ce que tu leur dois. Fais l'aumône aux pauvres, aux voyageurs et ne dissipe point follement tes richesses (XVII, 28.) Ne fais point de violence à l'orphelin. Ne réprimande point le malheureux qui demande (XCIII 9-10). Suis la justice qui t'a été recommandée (XI, 113). O croyants, que l'équité règle vos témoignages, que la passions ne vous écarte jamais de la vérité. O croyants, ne vous moquez point de vos frères. Ne vous diffamez point

mutuellement. Soyez circonspects dans vos jugements. Mettez des bornes à votre curiosité (XLIX 11-12).»

Ces préceptes contribuent donc à l'amélioration de la civilisation des indigènes de l'A. O. F., et en fait, parmi les fervents Musulmans, il existe une véritable élite.

Mais à côté de ces versets d'ordre général, il y en a d'autres qui traitent de la famille et de la condition de la femme en particulier. Au premier abord, il semblerait que le triomphe de l'Islam eût dû apporter de grands changements dans la Société animiste, basée sur la famille « Si l'on songe que la société Musulmane a été constituée non par la réunion de familles et de tribus, mais par l'association volontaire d'individus que réunissaient la seule communion religieuse, il semble que la première conséquence de ce fait aurait été la disparition du rôle de la famille comme cellule sociale ⁽¹⁾. Les traditions, plus fortes que la volonté du Prophète, l'obligèrent à se contenter d'une simple modification de l'organisation intérieure de la famille dans le sens de l'amélioration de la condition de la femme, plus apparente que réelle d'ailleurs. D'autre part, « il semble résulter de certains passages du Coran, que le Prophète cherche à faire disparaître les sources artificielles de parenté », c'est ainsi qu'il interdit l'adoption ou du moins s'y montra peu favorable, qu'il supprima en cas d'affranchissement tout lien de parenté entre le maître et l'affranchi. Ces prescriptions du Coran sont assez peu suivies en A. O. F., où l'on s'en tient, même chez les Berbères, aux coutumes civiles.

Dans les familles des Marabouts, chez les plus fervents croyants, où l'on suit à la lettre la loi du Prophète, la

(1) Cours de Monsieur Perreau, Professeur à la Faculté de Droit de Paris, professé à l'Ecole Coloniale (1919-1920).

condition de la femme s'est aggravée, étant assez bonne, en général, comme nous l'avons vu, chez les animistes : le verset 38 du chapitre IV du Coran ne dit-il pas « Les hommes sont supérieurs aux femmes, les femmes doivent être obéissantes et taire les secrets de leurs époux, puisque le ciel les a confiées à leur garde. Les maris qui ont à souffrir de leur obéissance peuvent les punir, les laisser seules dans le lit et même les frapper. La soumission des femmes doit les mettre à l'abri des mauvais traitements. »

Quant aux enfants, ils sont soumis à la puissance paternelle et le père possède le droit de djebre, c'est-à-dire qu'il peut les marier sans leur consentement.

Ainsi donc l'Islam conserve la famille, cellule sociale, donnant plus d'autorité au chef de ce groupement qu'il n'en avait chez les animistes.

Nous avons vu la société animiste fortement hiérarchiste en castes ; chez les Musulmans, elle le reste ; nous trouvons, à la tête, les chérifs ou nobles, descendants de Fatima, la fille du Prophète mariée à Ali le quatrième kalife juste ; puis les Marabouts, dont la puissance en A. O. F. est grande, à l'origine c'étaient des moines guerriers vivant dans des monastères fortifiés, il ne faut pas oublier que ce sont ces marabouts du Nord de l'Afrique Occidentale, qui fournirent les armées Almoravides ; généralement ils habitent des « Zaouïas » villages spéciaux, sortes de couvents.

La masse des gens libres forme la caste normale, ayant au-dessous d'elle, celle des affranchis et celle des captifs.

Nous n'avons point à parler d'un Clergé, la religion islamique n'admettant pas d'intermédiaires entre le fidèle et Dieu ; cependant, peu à peu, il s'est formé un service des mosquées et de la prière sous la direction de l'Islam, avec

un personnel auxiliaire : le Muezin (crieur) et l'Hizzale (récitateur). L'influence de cette corporation n'est en rien comparable, en A. O. F., à celle des Marabouts, d'ailleurs fréquemment les fonctions d' « Imam » sont confiées à un de ses membres.

Parmi les nombreuses prescriptions du Koran, quelques-unes ont une influence économique ; certaines d'ordre général sont louables, ainsi verset 94 chapitre XVI « Ne faites pas présider la fraude à vos engagements parce qu'une partie des contractants est plus puissante que l'autre » et chapitre II verset 279 : « Si votre débiteur a de la peine à vous payer, donnez-lui du temps ; ou si vous voulez mieux faire, remettez-lui sa dette ».

D'autres préceptes, d'ordre plus particulier ont eu et ont encore une influence assez néfaste, entre autres celui condamnant l'intérêt « O croyants, ne multipliez pas votre fortune par l'usure - II. 124-. L'usure par laquelle l'homme veut augmenter ses richesses ne produira rien auprès de Dieu. L'aumône que vous faites dans l'espoir de mériter sa présence multipliera au centuple « XXX-38. »

Par usure les Musulmans entendaient des prêts d'argent à intérêt, quel qu'il soit ; cela a nuit, et nuit encore au développement économique des pays Mahométants, car il est impossible de constituer des sociétés commerciales, rapportant un intérêt, et, par conséquent, de mettre rapidement ces régions en valeur, au moyen des capitaux possédés par des Musulmans. Cette prescription est restée, quelque peu, lettre morte en A. O. F. Il en a été de même du système monétaire islamique, lié au système pondéral, le metkal, unité de poids, fixe ce que doit peser la pièce d'or : le dinar, et, les 7/10 de ce même poids, fixent celui de la pièce d'argent, le dirhem. Ce système bimétalliste a disparu

devant l'introduction de la monnaie française ; d'ailleurs il n'avait jamais eu cours que dans la zone du Soudan, voisine du Sahara et en relation avec l'Afrique du Nord, les « cauries » étant restés la monnaie des peuples animistes et islamo-animistes.

Le Coran impose au croyants cinq grandes obligations : la prière, la dime, le jeûne, le pèlerinage, la guerre sainte.

La prière n'a directement, aucune influence sociale et économique ; il en est différemment de la dime, peu à peu, elle s'est transformée en impôt et nous l'avons conservée sous cette forme, dans les régions où elle existait ; en particulier en Mauritanie, nous prélevons : la Zekkat sur les troupeaux, l'Achoûr sur les récoltes et la Lezma sur les palmiers.

En plus de cette dime, aumône obligatoire, le Coran a recommandé les dons volontaires « O croyants, faites l'aumône des biens que vous avez acquis et des productions que nous faisons sortir de la terre ; ne choisissez pas ce que vous avez de plus mauvais pour le donner. N'offrez point ce que vous ne voudriez pas recevoir (II. 268-269). Faites l'aumône le jour, la nuit, en secret, en public. Vous en recevrez le prix des mains de l'Eternel, et vous serez à l'abri des frayeurs et des tourments (II. 274). On peut manifester ses bonnes œuvres, mais il est mieux de les cacher. Le Très-Haut est le témoin des actions (II. 272). Que le riche proportionne ses largesses à son opulence et le pauvre à ses facultés, Dieu n'oblige personne à faire plus qu'il ne peut (LXV. 7). O croyants, soulagez le malheureux des biens que nous avons départis avant le jour où on ne pourra plus acquérir. . . (II. 254). »

Les Musulmans pratiquent souvent la « purification » par l'abandon à perpétuité d'une partie de leur revenu,

cette « immobilisation qui a amené la constitution d'une grande étendue de biens de main morte, de habous, en Afrique du Nord, est très rare en A. O. F. ou plutôt a revêtu une forme spéciale « le mouridisme ».

Le jeûne, troisième grande obligation, a été réglementé par Mahomet, afin de le rendre aussi peu gênant que possible, il joue un grand rôle dans la vie des Musulmans ; Sourate II, verset 181 : " Le mois de Ramadan dans lequel le Coran est descendu du ciel, pour être le guide, la lumière des hommes et la règle de leurs devoirs, est le temps destiné à l'abstinence. Quiconque verra ce mois, doit observer le précepte. Celui qui sera malade ou en voyage, jeûnera dans la suite un nombre pareil de jours. Ceux qui, pouvant supporter l'abstinence, la rompent, auront pour peine expiatoire la nourriture d'un pauvre - II, 180' - Par suite de son peu de rigueur même, s'abstenir de manger, de relations sexuelles, etc., le jour seulement, ce qui permet de se rattraper la nuit, le jeûne n'a aucune influence sociale et économique directe. Tout autrement il en est des deux autres obligations.

Le pèlerinage, recommandé par le Coran en ces termes : " Tous les hommes qui peuvent faire le pèlerinage du temple de la Mecque, doivent y venir rendre hommage à l'Éternel - III - 89", a été un lien entre tous les Musulmans, il contribue à assurer la discipline dans la communauté et met en contact les peuples. Évidemment, cela a permis aux plus primitifs, c'est le cas pour ceux de l'Afrique Occidentale, de prendre des exemples en Egypte, en Arabie, et d'améliorer leur vie sociale et surtout économique.

La guerre sainte, le djihad, au début, seulement, défensive, est devenue offensive et a servi de prétexte à de

nombreuses guerres en Afrique Occidentale. El Hadj Omar est l'un des derniers à s'être servi de cette arme, mais un nouveau Madhi peut toujours se révéler et dévaster le pays; cette obligation, détournée de son but primitif, a donc un rôle néfaste.

Il ne faut pas omettre deux versets spéciaux du Coran particulièrement importants au point de vue économique.

Le premier (chapitre IV, versets 93-94). " O croyants, le vin, les jeux de hasard, les idoles, sont une abomination inventée par Satan. Abstenez-vous en, de peur que vous ne deveniez pervers. Le démon se servirait du vin et du jeu pour allumer parmi vous le feu des dissensions et vous détourner du souvenir de Dieu et de la prière. Voudriez-vous devenir prévaricateurs? ", a permis de dire, avec raison, que là où l'on avait affaire à de vrais croyants, on ne trouvait pas d'ivrognes. Par conséquent, étaient supprimés l'alcoolisme et ses néfastes suites sociales et économiques. Inutile de les indiquer, elles sont à l'ordre du jour dans notre société européenne. Nous faisons, trop souvent, un article d'exportation de l'alcool, particulièrement à destination de l'Afrique; nous avons même réussi à en faire prendre le goût à des Musulmans.

Le second verset important est le quatrième du chapitre V, " Les animaux morts, le sang, la chaire du porc, les animaux suffoqués, assommés, tués par quelque chute ou d'un coup de corne; ceux qui sont devenus la proie d'une bête féroce, ceux qu'on a immolés aux autels des idoles et sur lesquels on a invoqué un autre nom que celui de Dieu, tout cela vous est défendu. ". Il est dit encore dans le chapitre XVI, verset 116⁽¹⁾, " Nourrissez-vous des

(1) El Koran, traduction de Kasimirski.

aliments que Dieu vous accorde, des aliments licites et bons et soyez reconnaissants pour les bienfaits de Dieu, si c'est lui que vous adorez" et verset 117, " Il vous a défendu de vous nourrir de cadavres, de sang et de la chair de porc, ainsi que de toute nourriture sur laquelle on aurait invoqué un autre nom que celui de Dieu ".

Par ces prescriptions, l'Islam lutte contre une coutume animiste, bien enracinée, celle de consommer le gibier tué à la chasse et fréquemment les animaux crevés; il n'a pas pu en général la changer, sauf chez quelques fervents sectateurs de la religion de Mahomet, dans le Sud de la zone Saharienne, parmi les Arabo-Berbères et les Marabouts.

Ce qui vient d'être exposé, est le rôle social et économique du dogme pur de l'Islam, tiré du Coran et de la Sunna, suivi seulement par les fervents Musulmans, assez rares en A. O. F. Mais à côté de l'influence de cette doctrine pure, il y a celle des confréries, en Afrique Occidentale nous en trouvons trois : des Kadriya, des Tidjaniya et des Senoussiya, la dernière ne présente qu'une importance restreinte en A. O. F., où elle ne s'est développée, peu d'ailleurs, que dans le territoire militaire du Niger, les deux autres ont eu un rôle plus considérable.

La confrérie des Kadriya, la plus ancienne, date du XIV^e siècle et sa venue, en Afrique Occidentale, du XV^e siècle ; aujourd'hui, les Maures, les Peuhls, les Soninké, les Songaï et surtout les Dioula, qui la propagent partout avec leurs marchandises, en font partie. Tolérante, son influence a été toute de paix, et, si elle avait été seule, le commerce aurait pu se développer librement. Malheureusement, au début du XIX^e siècle, une autre confrérie, celle des Tidjaniya, a pris, avec un grand conquérant, El Hadj

Omar, une énorme influence ; sous la pression politique de l'Empereur Musulman, beaucoup de Kadriya y adhèrent, ainsi que beaucoup d'animistes convertis de force. L'écroulement d'El Hadj Omar amena une grande diminution du nombre des Tidjaniya, aujourd'hui il n'y a plus guère, en dehors des Toucouleurs, que des représentants isolés, qui adhèrent à sa doctrine. Son rôle fut néfaste, elle fut une des causes de la recrudescence du fanatisme qui amena les guerres de conquête, des souverains musulmans de la fin du XIX^e siècle.

L'influence, politique et sociale, de ces confréries, n'est pas si importante qu'on l'a supposé longtemps, car " l'immense majorité des adeptes, tout en observant scrupuleusement les pratiques de la confrérie, n'ont aucune idée de sa raison d'être, de son but, ni de son histoire, beaucoup en ignorent même le nom" ;⁽¹⁾

Il existe, en plus de ces grandes confréries, d'autres, secondaires, fondées par des marabouts locaux ; leur rôle est plus important, car, réunissant moins d'adeptes, elles sont plus étroites, plus serrées, avec une organisation plus complète, qui en fait des sortes d'associations avec but, non seulement religieux, mais encore agricole, commercial, par conséquent économique. Dans ces sociétés maraboutiques, le cultivateur devient une simple unité productive dans la collectivité, on lui confie une portion de terre, des graines, des outils, les animaux et la récolte est remise au cheik qui en assure l'écoulement aux meilleures conditions. L'indigène n'est plus qu'un membre d'une sorte d'association, à la fois religieuse et économique, cette société s'occupe également de mutualité, d'assistance, tous les khouans (frères) s'entraident.

(1) M. Delafosse, Haut-Sénégal et Niger, tome III, page 199.

M. Paul Marty dans "*l'Islam au Sénégal*", cite le rôle d'une association maraboutique du Sénégal, le Mouridisme, qui s'est exercé par'out et dans tous les domaines; en particulier, au moment de la construction du Thies-Kayes, des colonies se formaient aux escales sous la direction d'un Cheik qui centralisait les arachides produites, les vendait et achetait ce dont les membres de la colonie avaient besoin, la même opération s'était déjà produite lors de l'établissement de la ligne Dakar-St-Louis. Le Cayor fut islamisé et mis en valeur par ce moyen. La seule chose à déplorer c'est l'exploitation des indigènes, ils sont réduits en un quasi esclavage, mais c'est leur faute; si au point de vue social le résultat n'est pas excellent, économiquement il a puissamment contribué à rendre plus prospère une région autrefois déserte et M. Marty résume ainsi le rôle du Mouridisme au Sénégal: " En résumé, la guerre sainte, l'apostolat, la conquête guerrière et religieuse, toutes les vertus d'expansion de l'Islam, sont transformées par le mouridisme Ouoloff. Elles deviennent l'accaparement des terres disponibles, la mise en valeur plus intense des champs, la conquête des marchés, des escales, l'envahissement de toutes les branches de la production locale, il n'y a donc qu'à se louer de voir cette association communiste des mourides affecter des allures de syndicat agricole et commercial et exercer son activité dans le domaine économique ".

Il faut signaler qu'il n'en est pas toujours ainsi et que souvent le marabout, le Cheik, ne songe qu'à quêter parmi ses adeptes, afin de s'enrichir ou seulement pour vivre, trouvant moins fatigant de demander l'aumône, que de travailler. Ces Marabouts acquièrent, quelquefois, une influence telle, que leurs disciples leur sont soumis

entièrement, qu'ils vont jusqu'à commettre des vols, dont le produit est destiné à leur marabout, pour eux devenu un Dieu ; ils en négligent même entièrement leurs pratiques religieuses, ne jeûnent plus au Ramadan et consomment des boissons alcoolisées, ils délaissent tout travail, pour se consacrer uniquement à leur nouveau culte. C'est là le mauvais côté du maraboutisme en A. O. F., il peut avoir de funestes conséquences sociales et économiques, s'il n'est point enrayé par nous, ou par les Musulmans éclairés qui le repoussent, lorsqu'il s'écarte de la bonne voie.

Une autre conséquence de l'Islam, " le fatalisme ", a joué un rôle social et économique de première importance, ou plus exactement, on l'a accusé d'influence néfaste sur les Musulmans. Le Koran a bien dit (verset 139, chapitre III), " L'âme vivante ne meurt qu'avec la permission de Dieu, d'après le Livre qui fixe le terme de la vie ". Verset 8, chapitre XI " Il n'y a point de créature sur la terre à laquelle Dieu ne se charge de fournir sa nourriture, il connaît son repaire et le lieu de sa mort ; tout est inscrit dans le livre évident " Verset 22, chapitre LVII " Aucune calamité ne frappe soit la terre, soit vos personnes, qui n'ait été écrite dans le livre avant que nous l'ayons créée. C'était facile à Dieu " et enfin : verset 3, chapitre LXV " Dieu mène ses arrêts à bonne fin, Dieu a assigné un terme à toutes choses " ⁽¹⁾. Mais il ne faut pas s'exagérer la portée de ce précepte ; la vie, n'est arrêtée par Dieu que pour un an, dans la nuit du destin ; par conséquent, ce qu'on fait en bien ou en mal, n'est écrit que pour un laps de temps relativement court. Certains Musulmans, se basant sur cette prévision, se livrent à la paresse, pourquoi travailler ? s'il est écrit que je sois riche, je le serai, disent-

ils. Ceci est en contradiction formelle avec le Koran qui préconise le travail, Verset 72, chapitre XXVIII " Mais Dieu, par l'effet de sa miséricorde, vous a donné la nuit et le jour, tantôt pour vous reposer, tantôt pour demander à sa bonté des richesses par le travail, et cela afin que vous soyez reconnaissants. " De plus, il recommande l'initiative, Verset 135, chapitre VI " Dis-leur, O mon peuple, agis selon tes forces, moi j'agirai aussi. . . " (1).

Ainsi, c'est une erreur d'interprétation, ou plutôt une tendance générale à la paresse de certains individus et non la religion, qui est la cause du fatalisme chez les Musulmans ; d'ailleurs en A. O. F. les croyances ne sont pas assez fermes pour avoir une influence dans ce sens chez les noirs.

Il est inutile d'analyser la Sunna ; l'examen du recueil d'El Bokhâri, le plus répandu en A. O. F., montre que ce n'est qu'un développement, un éclaircissement du Koran, au moyen d'haddits relatant les actions et paroles du Prophète. Il nous faudrait répéter ce que nous avons dit à propos de l'influence du Koran. Les titres 34 des ventes, 35 de la vente à livrer, 36 du retrait, 37 du Salariat, 38 des délégations, 39 de la caution, 40 du mandat, 41 de l'enseignement et du contrat d'ensemencement, 42 du contrat d'arrosage, 43 du prêt, du paiement des dettes, de l'interdiction et de la déconfiture, 44 des litiges et suivants, ont une particulière importance, mais sont encore peu suivis en A. O. F., n'étant connus que par les lettrés. Cependant, ces érudits, étant consultés, s'inspireront du recueil de El Bokhâri ; le Capitaine Binger en signale la présence dans la bibliothèque d'un Marabout de Kong.

(1) Le Koran, analyse par Jules La Beaume.

Il nous reste maintenant à examiner si, ce dogme et ces codes, figent, comme on l'a prétendu souvent, la société musulmane, s'il n'est pas possible de prévoir une évolution sociale et économique. Question, très importante pour l'avenir de l'A. O. F., qui va faire l'objet d'un chapitre suivant.

CHAPITRE VI

Influence sociale et économique de la religion chez les Islamo-animistes.

Les indigènes nouvellement convertis au mahométisme conservent une religion mixte formée des croyances fondamentales de l'Islam, reposant sur un fond animiste ; ils n'en sont qu'à une période transitoire, il est à penser qu'un jour viendra où ils seront éclairés sur leur nouvelle religion et où ils auront oublié presque toute notion animiste. Il en a déjà été ainsi chez les Soninké et les Peuls ; cela est dû principalement à la diffusion des écoles musulmanes, le nombre des "*médersa*" primaires a augmenté considérablement dans le cours du XIX^e siècle. Nous-mêmes, il faut bien le dire, y avons contribué, souvent nous rendons la justice selon le droit musulman dans des régions à peine converties, suivant encore leurs coutumes ancestrales. Dans certaines régions, au Mossi en particulier, centre de résistance animiste, le Musulman était l'ennemi, il lui était interdit de faire publiquement sa prière, depuis notre occupation nous sommes devenus cet ennemi et les Musulmans peuvent se livrer librement à leur propagande, prétendant même que lorsque tous auront adopté la religion de Mahomet les blancs seront chassés.

Les Néo-Musulmans conservent leurs gris-gris, leurs croyances dans les "*nya*", ils ont des marabouts ressemblant fort à leurs anciens sorciers et pratiquant surtout les rites extérieurs de l'Islam. D'ailleurs, les guerres successives et la chasse aux esclaves, ne laissèrent pas aux

populations le temps de s'assimiler leur nouvelle religion ; de plus, les marabouts sorciers n'essayèrent pas d'instruire les néophytes, ignorant souvent eux-mêmes les principes du Coran. Si malgré leurs croyances animistes, les indigènes se disent Musulmans, c'est parce que " il est de bon ton " de l'être et de porter le boubou. Ils ont souvent extrait de l'Islam uniquement ce qui leur fait plaisir ; s'ils n'observent pas toujours le " jeûne ", boivent de la bière de mil jusqu'à être ivres, possèdent plus de femmes qu'il n'est permis à tout bon Musulman, par contre, ils ajoutent les fêtes Islamiques à celles de leurs anciennes croyances animistes.

Ainsi donc, la religion de Mahomet, quoique révélée, n'a pas échappé à l'influence de la race et du milieu en A. O. F., elle a été transformée. Depuis les Toucouleurs, malékites éclairés et fervents, jusqu'aux islamo-animistes, il y a de nombreux degrés de conversion, suivant lesquels l'influence sociale et économique a varié.

Au premier abord, on pouvait croire que l'Islam, par le Coran et la Souna, qui contiennent tant de préceptes sociaux et économiques, tendrait à faire sentir son influence dans toute la vie de ses fidèles, même les plus tièdes ; il n'en est rien, cependant, car le nouvel adhérent conserve et cela pendant très longtemps, peut-être même toujours, certaines de ses coutumes animistes. Ainsi, en ce qui concerne l'état civil, on a conservé également la coutume locale du nom de clan, en y ajoutant quelquefois un nom islamique ; on couvre le nouveau-né de gris-gris pour le protéger des mauvais génies. La circoncision et l'excision continuent à être pratiquées, comme elles l'étaient antérieurement à l'Islam " mais les Musulmans pratiquent ces coutumes parce que Dieu l'a ordonné, la

coutume païenne se trouve ainsi transformée en un rite de purification islamique, la mutilation de l'homme le rend agréable à Dieu, celle de la femme est le stigmate de la jalousie, l'Islam tout naturellement d'ailleurs, consacre l'abaissement de la femme exactement comme la coutume indigène. " (1)

En ce qui concerne la vie familiale, le vieil usage de manger tous ensemble n'a pas été abandonné, en général les femmes et les enfants continuent à prendre leurs repas avec le chef de famille. De même, rien n'est changé pour la jeune fille : ni voile, ni séquestration, elle conserve sa liberté et fréquente les jeunes gens, comme si elle n'était point Musulmane, le droit de " Djebre " n'intervient pas, son mariage se fera selon les rites civils de chaque peuple, généralement par consentement mutuel, celui des parents étant toutefois nécessaire, mais pas suffisant. On peut donc conclure que, là encore, la coutume locale seule intervient et que l'influence de l'Islam y est très faible. Elle est un peu plus forte en ce qui concerne les funérailles, où souvent le marabout intervient, il en existe même de spéciaux pour les fonctions de laveurs de morts, les rites sont un mélange de coutumes locales et islamiques ; on lit des prières musulmanes et à côté on invoque les génies locaux, on leur fait même des sacrifices. Les plus islamisés croient dans les 2 anges, l'un pesant les bonnes actions, l'autre les mauvaises, suivant le plateau qui penche, l'âme ira en enfer ou au paradis ; mais beaucoup n'ont point une croyance si précise, ils s'en remettent au marabout.

La condition de la femme, sans contredit meilleure en général chez les animistes que chez les musulmans,

[1) Ch. Monteil — « Les Khassonkés »

va-t-elle changer chez les islamo-animistes ? Il ne le paraît pas et presque toujours la femme conserve sa liberté et n'adopte pas le voile, elle garde le statut animiste, la succession continue à suivre la voie utérine, si telle était la coutume locale. Elle a toujours un pouvoir de répudiation égal à celui du mari, prend part à la vie publique et peut exercer une profession, sans que le mari puisse intervenir.

En résumé, la femme a les mêmes libertés que l'homme ; nous sommes ici bien loin du statut islamique exposé au chapitre précédent. Une influence curieuse de l'Islam, que M. Paul Marty fait remarquer dans « l'Islam au Sénégal », c'est d'entraîner le développement de la polygamie déjà existante. A ce propos, il dit : « On a pu constater et on constate chez les sociétés Sérères et Noires, que le nombre des ménages polygames est beaucoup plus élevé dans les villages convertis à la loi du Prophète, que dans ceux qui sont restés fidèles à leurs croyances ancestrales ». Cela ne peut s'expliquer que parce que l'Islam favorisait un penchant déjà existant.

Si l'on pousse plus loin l'examen de l'influence sociale qu'il exerce chez les Néo-Musulmans, on voit que en ce qui concerne les castes, les clans, rien n'est changé malgré l'enseignement de Mahomet préconisant une sorte de démocratie. On trouve toujours au sommet de la Hiérarchie sociale, la caste des agriculteurs qui fournit les guerriers et au bas celle des artisans et surtout des griots, que l'Islam n'a pas fait disparaître, elle ne l'a pas même pu entièrement, chez les noirs ou métis, plus parfaitement islamisés, tels que les Toucouleurs, les Maures. Les forgerons forment toujours une caste inférieure, qui provient de la croyance animiste qu'ils tiennent leur art des êtres malfaisants de la terre, art transmis par les

négrilles divinisés, premiers possesseurs du sol et dont les « *nya* » sont toujours craints. A l'appui de cette thèse, pour en maintenir l'existence, les forgerons possèdent toujours des outils et armes en pierre dont l'origine, d'après la tradition, remonte aux négrilles ; cette caste, tout en étant méprisée, est crainte, par cela même que ses membres sont en rapports mystérieux avec certains génies.

L'influence économique de l'Islam a-t-elle été plus grande que l'influence sociale chez les Néo-Musulmans ? Dans le domaine agricole il ne le semble pas, l'agriculture est restée le travail noble et l'objet de tous les soins dans la majorité des peuples de l'A. O. F., aussi bien chez les Musulmans que chez les animistes. En ce qui concerne l'habitation, un changement est à noter, accéléré par l'influence française : on construit des habitations en pierres et en planches. Les marchands musulmans venus des bords de la Méditerranée en pays animiste, en même temps qu'ils convertissent, indiquent la manière de construire des maisons plus confortables que les cases des animistes, ils bâtissent des mosquées semblables à celles qu'ils ont vues au Maroc, en Tripolitaine, dans les oasis du Sahara ou même en Arabie, au cours d'un pèlerinage à la Kaaba de La Mecque.

Dans le vêtement, le changement a été radical ; l'animiste, presque nu, aussitôt converti se drape fièrement dans un boubou, c'est d'ailleurs l'une des causes de sa conversion. On peut considérer ce changement dans le costume comme une amélioration sociale et économique, elle élève le noir dans sa hiérarchie sociale, augmente sa dignité, elle l'oblige à travailler afin de pouvoir acheter ce nouveau vêtement, relativement coûteux ; une augmentation des échanges commerciaux s'ensuivra. Il en est de

même de l'adoption de la chéchia qui tend à se généraliser parmi les Musulmans, surtout au Sénégal.

Où l'influence de l'Islam a été la plus grande c'est, sans contredit, dans l'alimentation du noir. Le néophyte a dû, et il l'a fait généralement, renoncer à consommer la viande de porc et celle des animaux qui ne sont pas tués suivant les prescriptions édictées par le Coran (Chapitre XVI de l'Abeille, verset 117 « Il vous a défendu de vous nourrir de cadavres, de sang et de la chair de porc, ainsi que de toute nourriture sur laquelle on aurait invoqué un autre nom que celui de Dieu... ») D'ailleurs, même avant l'Islam, les animaux de boucherie étaient généralement égorgés ; mais rien n'a pu lui faire écarter la consommation des bêtes crévées ou gibier tué à la chasse, coutumes animistes communes à de nombreux peuples. Le Coran a également pros crit l'usage du vin et des alcools, même du dolo ; il est vrai, que, souvent, on a interprété étroitement l'interdiction de boire des alcools et beaucoup de boissons ont été considérées comme permises.

En résumé, l'influence tant sociale qu'économique de l'Islam chez les Néo-Musulmans, a-t-elle été bonne ou mauvaise ? Il semble, au premier abord, qu'elle se soit exercée dans le sens du progrès, puisque le noir converti adopte certaines coutumes de vie plus civilisées et que pour les satisfaire il sera obligé d'avoir de l'argent et par conséquent de travailler, d'augmenter la surface de ses plantations, d'adopter de nouvelles cultures telles que : l'arachide au Sénégal, le coton dans presque toute l'A.O.F. et en particulier dans la boucle du Niger, le cacao au Dahomey et à la Côte d'Ivoire ; ou encore, il se louera dans les grandes exploitations européennes où le besoin de main-d'œuvre est une question vitale et se fait si vivement

sentir. Il pourra aussi devenir commerçant ; il est à remarquer qu'à ce point de vue, les Musulmans sont beaucoup plus avancés que les Animistes. En effet, quels sont les peuples commerçants de l'A.O.F. sinon des Mahométans ? Les Dioulas, ces colporteurs du Soudan sont de fervents et véritables missionnaires de l'Islam, on les rencontre partout faisant du commerce à tel point, que pour les Européens, Dioula est devenu synonyme de colporteur.

Les Maures, actifs commerçants, sont aussi des propagateurs de la religion de Mahomet. Ainsi dans leur recherche de la gomme ils ont, dès le XVIII^e siècle, franchi le Sénégal et contribué à l'islamisation de la rive gauche du fleuve. Le commerce de la région, consistant en sel, dattes, mil, riz, objets manufacturés venus du Maroc ou même de l'Europe, était entre leurs mains. Encore aujourd'hui ils tiennent une place honorable sur les marchés du Sénégal et des caravanes Maures vont jusque dans la Gambie. En même temps qu'ils ont converti les Ouoloffs, ils en ont fait des marchands, dont le rôle, de plus en plus considérable, s'exerce par le « mouridisme » qui s'étend dans tout le cayor, même le déborde, accaparant en plus de l'agriculture, le commerce et l'industrie ; on en trouve des membres comme : bouchers, pêcheurs, cordonniers, tailleurs, teinturiers, etc...

Les Peuls, fervents Musulmans, sont aussi de bons commerçants, dont on retrouve des colonies un peu partout en A. O. F. Les Malinkés Musulmans peuvent aussi être cités parmi les peuples de notre colonie les plus évolués économiquement.

Les peuples animistes sont certainement, à ce point de vue, inférieurs et le rôle joué par eux dans le commerce de l'Afrique Occidentale est bien inférieur, quoi qu'ils soient les plus nombreux. Ainsi, les peuples du golfe

de Guinée, presque entièrement animistes, n'ont qu'un commerce insignifiant ; d'ailleurs, au point de vue social et politique, ils sont fort au-dessous des islamisés ; on ne trouve que de petits états souvent anarchiques, quelquefois constitués uniquement par la « famille village » expression essentiellement primitive de l'Etat. Même dans les nations les mieux organisées, faisant honneur au génie animiste, tels que les royaumes Mossi, le commerce est presque uniquement intérieur et l'échange du sel contre des noix de kola, qui forme la principale branche des transactions extérieures est aux mains des Musulmans, ainsi qu'en témoignent les rapports des Administrateurs des cercles et districts de la Haute-Volta.

Nous n'avons point parlé de l'influence de l'Islam sur l'esclavage, réservant cette question importante pour un chapitre spécial où le rôle des 3 religions : Animisme, Islamisme, Christianisme, sera envisagé parallèlement. Nous n'avons également point envisagé chez les Islamo-Animistes l'influence du « Jeûne », par cela même qu'il n'en a pas beaucoup lorsqu'il est suivi ; or, il est loin de l'être rigoureusement chez les Néo-Musulmans. Quand à la dîme, le Gouvernement Général l'a conservée en tant qu'impôt là où elle existait. L'aumône, prescrite par Mahomet aux fidèles, est pratiquée naturellement chez les animistes. La charité, l'entr'aide, l'hospitalité, sont des qualités presque universelles chez les noirs, souvent même poussées à l'excès.

Il ressort de cet exposé rapide de l'influence économique et sociale de l'Islam chez les islamo-animistes, qu'elle a été assez peu importante, moins qu'on aurait pu le penser en étudiant ce qui s'est passé lors de la conversion des Berbères de l'Afrique du Nord. Cela, selon toute évidence, parce que la mentalité du noir n'était pas apte à saisir entièrement la loi du prophète, elle n'en a adopté que ce qui était à sa portée ou l'a modifiée pour se l'adapter.

CHAPITRE VII

L'Islam est-il un empêchement absolu à tout progrès ? —

Principe éclectique de codification permettant l'adoption de doctrines sociales et économiques assez voisines des nôtres — Code Algérien — son adoption en Afrique Occidentale Française — Résumé du rôle social et économique de l'Islam en Afrique Occidentale Française — Conclusion.

Au premier abord, la religion musulmane paraît être l'ennemie de tout progrès, de toute recherche, et par suite, de toute évolution sociale et économique ; on a prétendu qu'elle était figée ; le Coran ne dit-il pas Verset 101 chapitre XXXI « Ô, vous qui avez la foi, ne questionnez pas sur des choses qui, si elles vous étaient dévoilées, vous feraient du mal. Si vous questionnez sur elles, quand aura été révélé le Coran, elles vous seront dévoilées. Que Dieu vous pardonne (votre curiosité) à ce sujet ; Dieu est indulgent et bon ». Par conséquent, les noirs convertis, en se mettant au niveau de la civilisation islamique, accompliront un progrès ; mais arrivés là, ils se stabiliseront « Certaines populations, depuis longtemps musulmanes, sont, non seulement pour l'organisation religieuse, et pour l'organisation sociale, mais aussi pour l'agriculture, l'industrie, le commerce, la richesse, très supérieures à leurs voisins fétichistes. Voici DJENNE, sur le Bani, affluent de droite du NIGER, qui est depuis des siècles un riche centre agricole, industriel, commercial, attirant les caravanes. A DJENNE, il y a des maisons construites en briques séchées au soleil ou cuites au feu..

...Les populations, qui n'ont accepté le Coran que depuis des temps assez courts présentent, elles aussi, aux voyageurs, les indices de certains progrès, et en voyant au milieu du village hier fétichiste, une petite mosquée de terre et de briques, on prévoit qu'un jour, des maisons du style de DJENNE remplaceront les huttes et les cases.

En résumé, l'impression dominante demeure celle-ci : les « progrès » économiques et sociaux que la religion musulmane fera réaliser à un peuple autrefois fétichiste, seront assez vite atteints. Pendant un temps assez court, il abandonnera l'état statique, passera à l'état dynamique, s'élevant ainsi d'un degré, mais bientôt, du fait de la race, du milieu, physico-chimique, de l'adaptation à ce milieu encore de la religion (religion qu'il n'a embrassée que parce qu'elle convenait à sa mentalité), le « progrès » cessera, l'état statique réapparaîtra...» ⁽¹⁾

Il faut rapprocher de cette opinion, celles de deux grands savants musulmans, l'historien Arabe IBN KHALDOUN, et l'historien Persan ABOUL-KACIM-FERDOUCI qui laisseraient à supposer que l'on ne doit pas s'exagérer l'importance de la barrière offerte par l'Islam au Progrès ; ainsi, le premier écrit : « L'existence des sciences et de l'enseignement dans l'Etat civilisé est un fait conforme à la nature.

« L'homme possède, en commun avec les autres animaux, les facultés des sens, du mouvement et de la nutrition ; comme eux, aussi, il a besoin d'un abri, et il se distingue d'eux par la réflexion, faculté qui le conduit à trouver les moyens de vivre et à se les procurer, avec le concours de ses semblables. Elle porte aussi vers la vie

(1) L. Vignon « Un programme de politique coloniale, les questions indigènes. »

sociale, état qui dispose les hommes à s'entr'aider, à accepter ce que les prophètes leur annoncent de la part de Dieu, à s'y conformer dans leurs actions, et à travailler pour leur salut dans l'autre vie. L'homme réfléchit toujours à ces matières ; il ne discontinue pas d'y penser, même pendant un temps aussi court que celui d'un clin d'œil..

...On voit par là que les sciences et l'enseignement sont naturels à l'espèce humaine. » ⁽¹⁾

Le second, ABOUL-KACIM-FERDOUCI a dit : « C'est ici, ô sage, le lieu où il convient de parler de la valeur de l'intelligence. Parle, et tire de la raison ce que tu sais, pour que l'oreille de celui qui t'écoute s'en nourrisse. L'intelligence est le plus grand de tous les dons de Dieu, et la célébrer est la meilleure des actions. L'intelligence est le guide dans la vie, elle réjouit le cœur, elle est ton secours dans ce monde et dans l'autre. » ⁽²⁾

Ces citations de deux savants musulmans, permettrait de conclure que les hommes d'élite ont compris qu'il était du devoir des humains de s'engager dans la voie du progrès, que Dieu ne ferait que les soutenir et leur être favorable. Sous la direction de tels hommes, la religion islamique pourrait se transformer et prendre place parmi les moyens de civilisation : elle abandonnerait son caractère statique, elle ne serait plus figée.

Cependant, il ne faut pas conclure à un grand développement du droit musulman. « L'Etat social institué est presque immuable, une institution juridique ou politique ne saurait trouver place si l'on ne parvient à l'islamiser ; l'ingéniosité des « FUKA » s'exerce dans ce sens, et

(1) Prolègomènes par Ibn-Khaldoun traduction de M. Slane.

(2) Le livre des Rois par Aboul Kacim-Ferdouci traduit par Jules Mohl.

c'est pourquoi le droit musulman s'est développé, mais les changements ne sauraient aller loin. » ⁽¹⁾

Ainsi, l'Islam peut devenir un obstacle à la civilisation, en tous cas, en Afrique Occidentale Française, il offre une plus grande résistance que l'animisme à l'introduction de nos méthodes civilisatrices. Sera-t-il possible de transformer cet état de chose ? Il ne paraît pas que l'instruction, en A. O. F. prenne, avant un certain temps, une importance suffisante pour écarter tout danger, modifiant la mentalité des indigènes, et empêcher qu'il soit, dans certaines régions, de notre civilisation, comme il en a été de la sienne, c'est-à-dire qu'elle ne soit rejetée par l'Islam.

Une autre méthode a été tentée, ne consistant plus uniquement à modifier la mentalité indigène par l'instruction, mais à essayer d'interpréter et de faire entrer adroitement, dans une codification, les solutions admises par les docteurs musulmans, des 4 rites orthodoxes, se rapprochant le plus de celles adoptées par nous, comme étant conformes à l'équité, et à la civilisation moderne. Nous guiderons ainsi, dans la voie du progrès, tous nos sujets musulmans qui ne se refuseront pas à admettre des institutions sociales et économiques préconisées par leurs grands jurisconsultes. Alors que, si brutalement, nous les leur imposions, ils se révolteraient ou éviteraient, par tous les moyens, de s'y soumettre.

La France, la première de tous les Etats Européens, possédant des sujets musulmans, a tenté cette codification adroite en Algérie ; une Commission a été nommée, à cet effet, par arrêté du Gouverneur Général du 22 Mars 1905 et a délégué à une sous-commission ou plutôt à son rappor-

(1) M. Perreau à son cours (Ecole Coloniale 1919-1920).

teur, M. MORAND, Doyen de la Faculté d'Alger, le soin de rédiger un avant projet de codification. Dans son rapport, M. MORAND définit ainsi le rôle de la Commission : « Nous ne concevons point, toutefois, notre rôle comme celui de simples rédacteurs ou copistes. Et nous estimons, par exemple, qu'il est de notre devoir de rechercher parmi les solutions diverses formulées par les docteurs musulmans, sur un point déterminé, pour leur donner force de loi, à l'exclusion de toutes autres, celle de ces solutions qui paraissent les plus conformes à la morale ou à l'équité, et sont le mieux en harmonie avec l'Etat social de nos indigènes et leurs véritables intérêts économiques. C'est ainsi que les dispositions du rite hanéfite sont souvent plus humaines, plus larges, plus tolérantes que celles du rite Malékites. Nous n'aurons pas alors, à nous faire scrupule, malgré que les musulmans algériens soient malékites pour la plupart, d'écarter les règles du rite malékite pour leur préférer celles du rite hanéfite. De même au cas où, sur un point déterminé, des jurisconsultes d'un même rite auraient adopté des solutions différentes, nous nous croirions autorisés à choisir librement, pour la faire prévaloir, celle de ces solutions qui nous semblera la meilleure, encore que l'autre aura été formulée par un jurisconsulte jouissant d'une autorité plus grande. Nous avons le droit d'agir ainsi, et nous en avons le devoir parce que. ... ⁽¹⁾

Par conséquent, il s'agit de prendre, dans les différents rites et chez les divers commentateurs, les solutions les plus en rapport avec notre civilisation. Or, les indigènes de l'Afrique Occidentale Française obéissent au rite Malékite, tout comme ceux de l'Algérie, il serait donc possible d'y

(1) M. Morand, Droit algérien 1916.

appliquer ce nouveau code musulman, recueil complet de doctrines, s'écartant, aussi peu que possible, des nôtres, tout en restant vraiment islamique, ce qui lui permettra de faire autorité et d'être suivi, sans hésitation, par les musulmans qui, quoique appartenant à un rite déterminé, n'hésitent pas à adopter sur un point particulier, les solutions d'un des trois autres rites orthodoxes..

On peut conclure, que ce code, inspiré par un principe éclectique admis par l'Islam, sera peut-être « le moyen le plus pratique et le plus sûr, d'amener, sans heurt, à condition d'être prudent, les populations musulmanes à notre civilisation ». Il ne paraît pas, cependant, qu'il fût possible, souhaitable, de leur appliquer le code algérien en son entier; il faut faire une sélection. Peuvent être, sans inconvénients, mis entre les mains des cadis de l'Afrique Occidentale Française, le livre 1 du statut personnel, soit : titre I du Mariage, titre II de l'interdiction et de l'absence, le livre 2 du statut successoral, soit : le titre I des successions ab intestat, titre II des Testaments ; quant au titre III, des Habous, il serait peut-être prudent de l'écarter, les indigènes de l'A. O. F. ne constituant que peu de ces biens de main morte, n'ayant pas, généralement, comme les Nord-Africains, l'idée d'écarter les femmes des successions ; d'ailleurs ce livre II, comme le code sélectionné lui-même, ne sera applicable qu'aux rares vrais musulmans, la plupart des islamisés conservant leurs coutumes propres qu'il faut bien se garder de mahométiser, si l'on ne veut pas rendre ces populations plus réfractaires à notre action civilatrice.

Il n'y a aucun inconvénient à introduire en A. O. F. le livre IV, des preuves ; quant au livre III, du statut réel immobilier, allant souvent à l'encontre de la législation

foncière que nous avons instituée, nous ne pouvons le laisser appliquer par les cadis de l'A.O.F. Ainsi donc, selon l'avis de M. MORAND, il faut procéder avec prudence, ne pas introduire, sans modifications, sans adaptations, le droit musulman, dans une région où la coutume de chaque peuple est plus généralement suivie ; en un mot, il ne faut pas islamiser un territoire qui n'a souvent de musulman que le nom. Cette erreur a déjà été commise, au moment de la conquête de l'Algérie, où nous avons appliqué le droit de l'Islam à des Berbères qui ne suivaient que leurs droits coutumiers ; nous avons même été jusqu'à leur apprendre, dans les Médersa, leur religion, qu'ils ignoraient souvent ; il ne faut pas commettre la même faute en A. O. F. nous serions alors responsables de l'influence néfaste qu'exerce cette religion, lorsqu'elle est poussée à l'excès.

En Algérie, aucun décret n'est encore intervenu pour rendre applicable le projet de codification, cependant, de tous côtés les musulmans, les cadis en particulier, ont réclamé des traductions arabes de l'avant-projet de codification ; ils en ont appliqué les articles. Il peut en être de même en A. O. F., sous notre instigation, c'est alors qu'il nous faudra veiller à ce qu'il ne se produise pas d'abus, à ce qu'un cadi ne l'applique pas dans une région soumise au droit coutumier.

De notre côté, nous devons éviter de retomber dans les fautes commises, et de nous montrer plus rigoristes que les Cadis dans l'application du droit musulman, de ne pas aller chercher nos solutions dans les auteurs les plus éloignés de notre civilisation et des coutumes indigènes ; ici nous faisons allusion à des arrêts de la Cour d'Appel de l'Afrique Occidentale Française, jugeant un musulman, et en particulier à l'audience du 20 Mars 1906 où, un Tribu-

nal musulman, s'appuyant sur la coutume du pays, avait admis l'enfant naturel comme héritier, il aurait été normal que la Cour confirmât ce jugement, en accord avec l'article 88 du livre I du projet de codification algérienne qui dit, d'après de nombreux docteurs musulmans « La filiation de l'enfant reconnu produit les mêmes effets que la filiation normale » ; il n'en a rien été, la Cour a préféré invoquer des jurisconsultes musulmans arriérés et trouver une solution contraire à la nôtre, alors qu'il était facile d'en admettre une identique.

En prenant ces diverses précautions, et en agissant avec beaucoup de doigté, nous avons peut-être dans cette codification éclectique, un moyen à notre disposition d'empêcher que l'extension de l'Islam et son enracinement en A. O. F. aient une influence sociale et économique néfaste et ne soient un obstacle à notre rôle civilisateur ?

En résumé, l'Islam, en A. O. F. ne se présente pas avec les mêmes caractéristiques que dans l'Afrique du Nord ; il n'y est que superficiel, par conséquent, sans très grande influence, sociale et économique ; au contraire, en Algérie par exemple, il régit tout, c'est le Coran et ses dérivés qui sont les guides de la vie des Musulmans. Il a, alors, un immense rôle, dont il ne faut cependant pas s'exagérer, comme nous l'avons exposé, dans la brève analyse de la partie, plus spécialement sociale et économique du Coran, le mauvais côté.

Toutefois, il ne faut pas oublier que, peu à peu, il s'imprègne, c'est pourquoi il faut prendre les devants et, pour éviter que, sous son influence, des coutumes par trop contraires aux nôtres, ne s'établissent en A. O. F., il faut y introduire une codification musulmane, faite par nous, suivant le principe éclectique signalé plus haut.

L'Islam revêt donc, en A. O. F., un aspect tout spécial, dû à ce caractère superficiel ; ainsi, les Musulmans y sont en général, tolérants ; à ce propos, le capitaine Binger écrit : « A Kong, par exemple, qui est une ville de 15 000 habitants, et où les premiers nous avons pénétré, nous avons trouvé des musulmans très tolérants, j'y suis entré comme chrétien et comme Français, sans déguisement aucun, et souvent, j'ai causé théologie avec l'Imam, le chef de la ville, et les lettrés. Ils savent tous qu'il y a trois grandes religions, qu'ils désignent sous le nom de chemins : le chemin de Jésus, la religion des chrétiens, le chemin des Juifs et le chemin de Mahomet... Ces trois chemins doivent être suivis par des gens qui ont une valeur égale, me disaient-ils, car si dans l'un d'eux il se trouvait des hommes pouvant prouver la supériorité de leur religion, ils ne manqueraient pas de la faire adopter par les autres. Pour nous, ajoutaient-ils, on nous a enseigné que le Coran était le meilleur livre, nous pensons cependant que les trois chemins se valent, ils mènent vers un même Dieu, qui est Dieu l'unique, ce sont les chrétiens qui sont plus ou moins bons, plus ou moins droits, voilà tout ». Ceci prouve la tolérance de l'Islam africain ; or, il n'en est pas de même de l'Islam coranique, suivi dans la plupart des pays musulmans, en effet, le fameux verset 5 du chapitre IX du Coran dit : « Mettez à mort les idolâtres partout où vous les rencontrerez » ; dans d'autres chapitres nous trouvons encore : verset 93 chapitre IV « Tuez-les partout où vous les trouverez » verset 59 chapitre VIII « si le sort des armes les fait tomber en ton pouvoir, effraie par leur supplice ceux qui les suivent ».

Il a bien été prétendu, et cela est exact, que dans le Coran se trouvent des préceptes tels que ceux-ci « Prêche

les hommes, ne les commande pas avec violence. LXXXVIII
Verset 22 « Ne faites pas violence aux hommes à cause de leur religion (II. 257) ». Mais ils sont abrogés, car il ne faut pas oublier que, dans le Coran, 207 versets qui figurent toujours dans le texte sont effacés par 93 autres; or, précisément, les versets énonçant des préceptes de tolérance sont abrogés par le principe général suivant : Chaque fois qu'il est dit à Mahomet « Eloigne-toi d'eux, ne leur fait pas violence ». Chaque fois qu'il lui est ordonné « de supporter avec patience, juifs et chrétiens », ces versets-là sont abrogés par la IX^e sourate. Il nous faut donc, autant que possible, écarter l'influence de l'Islam du dehors.

Quoi qu'il en soit, la religion de Mahomet, telle qu'elle se présente en A. O. F. n'est pas l'ennemie irréductible de la civilisation, il faut reconnaître, à son actif, au point de vue social et économique, un relèvement de la dignité de l'individu, la suppression graduelle de l'esclavage, du cannibalisme, dans les rares régions de l'A. O. F. où il existait, la réglementation de la polygamie, la défense des boissons alcooliques, contribuant ainsi à détruire l'ivrognerie et ses néfastes conséquences, sociales et économiques; de plus, dans les pays islamisés, on remarque un progrès certain dans l'agriculture et surtout dans l'industrie; tissage, teintures, tannage, travail du cuir, des métaux; dans le commerce. Ceci est dû en grande partie à ce que l'ordre et la paix étaient moins troublés dans les régions entièrement islamisées.

Nous pouvons donc conclure que « l'islamisme est en A. O. F. le premier pas vers la civilisation, l'homme prend conscience de ce qu'il est et de ce qu'il peut être, l'âme s'éveille. Extérieurement rien n'est changé, mais le bou-

leversement intérieur est profond, on constate immédiatement chez le nouveau converti un sentiment du devoir et de la responsabilité. Sa vie a un but qu'il cherchera à atteindre ; pour l'atteindre, il fera un effort de volonté qui, par cela même, éduquera celle-ci. L'amour-propre paraît en lui, il a une admiration sans bornes pour le marabout qui l'a converti. Il l'imitera dans ses vêtements, sa coiffure, ses chaussures, ses habitudes. Il cherchera à s'instruire, il commence à réfléchir, il tend à s'élever. » ⁽¹⁾

L'islam n'est donc pas en A. O. F. par suite de la mentalité du noir, une barrière à tout progrès futur, et son influence sociale et économique sans être bonne en toute chose l'est pourtant envisagée dans ses résultats généraux.

(1) Lucien HUBERT. L'éveil d'un monde. L'œuvre de la France en Afrique Occidentale.

CHAPITRE VIII

Aperçu de l'évolution sociale et économique des principaux Etats Musulmans du Soudan Occidental, jusqu'à notre occupation.

Sans entrer dans le détail de l'histoire des nombreux états fondés par des conquérants Musulmans, il est nécessaire, pour appuyer l'exposé de l'influence sociale et économique de l'Islam, de tracer les grandes lignes du rôle joué par lui depuis l'hégire jusqu'à notre occupation, qui a mis fin à l'existence de ces empires, dans l'évolution sociale et économique des indigènes de l'Afrique Occidentale.

Les Berbères furent les premiers convertis à l'Islam, à partir de l'an 62 de l'hégire, ils furent soumis aux Arabes, mais réussirent au cours de longues luttes à recouvrer leur indépendance et à conserver leurs coutumes ; beaucoup moins que dans l'Afrique du Nord, ils subirent l'influence de l'élément Arabe qui, cependant, s'infiltra un peu partout, jusque dans les peuples Soudanais. C'est eux qui introduisirent l'architecture arabe et on leur doit le progrès dans l'art de bâtir les habitations, que l'on remarque chez les populations de la zone nord du Soudan.

Les Berbères islamisés fondèrent un Etat entre le Tagant et Oualatâ avec capitale Aoudoghost. Un moment ils dominèrent l'empire de Ghana, le règne des Almoravides donna à cette région une grande splendeur, leur empire comprenait une partie de l'Afrique du Nord et de l'Espagne ; le Sahara était alors sillonné par de nombreuses caravanes, le Coran, code social et religieux ayant

supprimé l'anarchie et contribué à la paix nécessaire à tout développement économique. Cet édifice fut détruit par l'invasion Sossé au XI^e siècle, les Berbères furent rejetés dans le désert, mais "ils avaient eu le temps de transmettre aux populations Soudaniennes, en même temps que des traces nouvelles de leur sang, la religion et une partie de la civilisation arabe." (1)

A l'Islam, a été converti le royaume de Ghana, comprenant tout le Soudan Occidental et existant au moins 3 siècles avant l'hégire. Il fut détruit au XI^e siècle par une invasion des Sossés animistes, vers 1090, qui à leur tour furent chassés par les Mandingues Musulmans au XIII^e siècle (1213).

Le peu de renseignements possédés sur l'empire Mandingue permet cependant, grâce à la renommée dont il a joui auprès des Arabes et des Portugais, de penser qu'il atteignit un grand développement économique. Notamment Ibn-Kaldoun, l'historien Arabe, décrit le pèlerinage fameux de Kankan Moussa, un des plus célèbres empereurs Mandingues en 1324; il emmenait une grande quantité d'or et autres riches marchandises, nécessitant 60.000 porteurs, un tel déploiement de richesses supposait un État prospère.

Les Mandingues durent eux-mêmes quitter le pays, ou se soumettre, après une invasion Touareg et des révoltes intérieures sous la pression des Songhaï, qui devinrent les maîtres; c'est pendant le XVI^e siècle que l'État Songhaï du Soudan, sous la conduite des Askia, en particulier de l'Askia Mohamed, acquit une grande richesse économique, grâce à une organisation politique et sociale remarquable. Il suffit de rappeler le développement pris par les travaux

(1) Capitaine O. MEYNIER, " L'Afrique Noire ".

d'irrigation ; au XVI^e siècle dans le Nord du Soudan, d'immenses régions furent conquises à la culture et des populations sédentaires, refoulant les nomades, vinrent les habiter et les mettre en valeur, la densité des indigènes augmenta et le peuplement du Soudan se fit de proche en proche. L'Askia Mohamed, le grand Askia, après avoir creusé le chenal joignant Kabara, le port de Tombouctou au Niger, eut même l'idée grandiose de construire un chenal du Niger à Oualata. Le commerce de cet immense empire musulman se développa dans la paix et les relations avec les états méditerranéens devinrent régulières ; au cours de nombreux pèlerinages à La Mecque, les Askias et leurs sujets s'imprégnèrent de civilisation arabe, dont ils s'inspirèrent dans leurs réformes. « La vie économique s'était développée dans d'énormes proportions, Dienné restait la grande cité commerciale, mais Tombouctou en relations de plus en plus suivies avec le Maroc, Gao d'où on partait pour aller en Egypte et en Arabie, avaient pris aussi une place éminente ».⁽¹⁾

Il est donc certain que pendant cette période, de la fin du XV^e siècle à celle du XVI^e, la civilisation de cet état Songhaï, auquel était soumise la majeure partie des régions qui constituent l'A. O. F., fut brillante et absolument comparable à celle des états européens à la même époque ; la forte organisation politique et sociale due en grande partie à la religion de Mohammed, au Coran, dont les Askia se firent les propagateurs, assura la paix et une prospérité économique qu'elle n'a plus retrouvée depuis. L'Islam doit donc être considéré comme ayant, en lui-même, sur des peuples arriérés, une influence sociale et

(1) Capitaine O. MEYNIER — « L'Afrique Noire »,

économique heureuse, puisqu'elle a coopéré à la création de tels états. Nous avons dit coopéré, car le génie de la race y fut aussi pour beaucoup, la religion n'aurait point été capable à elle seule d'avoir une telle influence; c'est ce que prouva la suite de l'empire Songhaï, conquis par les Marocains, pourtant Musulmans. Il périlita et revint à l'état d'anarchie, semi primitif, et barbare, où nous le trouvâmes au XVIII^e siècle; c'est à la fin du XVI^e siècle, vers 1591, qu'une troupe de Marocains et d'Andalous musulmans, quelques-uns même étaient chrétiens, fut envoyée par le Sultan du Maroc pour occuper les mines de sel du Sahara et soumettre l'État Songhaï, malgré leur petit nombre, guère plus de 3.000, grâce à leurs mousquets, armes inconnues au Soudan. Ils réussirent dans leur entreprise et prirent Gao, la Capitale. De là ils se répandirent dans l'empire, le morcelèrent; les royaumes ainsi formés entrèrent en lutte, l'organisation politique et sociale effondrée amena la fin de la prospérité économique.

L'empire Mandingue n'avait pas été soumis en entier aux Songhaï, une partie avait été conquise par les Banmana animistes; ils entreprirent, contre l'état Mandingue Musulman, une série de guerres saintes, vers 1695 et formaient à son détriment l'empire Banmana de Ségou, qui conquit une partie de la colonie Marocaine de Gao et le Macina.

Peu à peu, les quelques milliers de Marocains, de Portugais captifs, que nous avons vus conquérir l'empire de Gao, sans lien avec le Maroc, lui-même en proie aux guerres intestines furent absorbés par l'élément indigène; le pays morcelé fut envahi au Nord par les Touaregs, au Sud par les Mandingues, jusqu'au moment où les Peuls du Macina, sous la conduite d'El Hadj Omar fondèrent un

vaste empire éphémère, détruit en 1865 à la mort de son chef. Cette période de guerres nombreuses, ne permet point d'évolution économique, le pays en proie à l'anarchie s'appauvrit et les Songhaïs se dispersèrent de tous côtés et se fusionnèrent avec les Mandes, qui peuplent en grande majorité, aujourd'hui, cette région de la boucle du Niger.

Le Capitaine O. MEYNIER définit ainsi le rôle de la civilisation arabe, aux XVII^e et XVIII^e siècles :

« La civilisation arabe a joué dans la formation des sociétés soudaniennes un rôle prépondérant. Nous avons constaté les résultats merveilleux de cette action, tant qu'elle s'est produite par l'intermédiaire des Berbères islamisés, avec l'aide des idées et des inventions nouvelles transportées par ceux-ci, grâce au ressort communiqué à la nature un peu molle des noirs, par leurs croyances nouvelles et un idéal plus élevé; nous avons assisté à l'éclosion de sociétés réellement civilisées ».

Cette appréciation peut servir de conclusion à ce chapitre, elle caractérise bien quelle a été l'influence sociale et économique de l'Islam depuis l'Hégire jusqu'à notre occupation.

Il n'y avait point lieu de donner un développement aux empires Musulmans plus modernes de El Hadj et de Samory, créés par la guerre; ils furent éphémères et n'eurent qu'une influence sociale et économique néfaste, dont on ressent encore aujourd'hui le contre-coup.

CHAPITRE IX

LE CHRISTIANISME. — Son échec en A. O. F., les causes — Son influence sociale et économique — Œuvre des Missionnaires, bonne en elle-même, mais peu importante — Ne peut-on espérer, en simplifiant la doctrine chrétienne, l'adapter à la mentalité des noirs et la propager chez les animistes de l'A. O. F. ? — Appendice : du rôle des Juifs en Afrique Occidentale Française.

La Bible n'est pas, comme le Koran, un code social proprement dit, aussi n'a-t-elle aucune influence sociale et économique directe sur les peuples chrétiens. Par sa morale, elle a agi sur la mentalité humaine et est un des facteurs créateurs de notre civilisation, son influence générale a donc été bonne. Il apparaît alors que la conversion des noirs animistes, au Christianisme, est à souhaiter, puisque cela les rapprochera de notre civilisation. Mais là intervient un facteur psychologique trop souvent oublié : les noirs n'ont pas la même mentalité que nous, ils ne comprennent pas les choses de la même façon. Le christianisme, religion à morale élevée, à dogme compliqué, à mystères abstraits, n'est point à la portée de l'esprit concret, primitif des africains. Ne pouvant le comprendre, ils ne l'adoptent pas ou, s'ils le font, ils le dénaturent, de telle façon, qu'il se rapproche plus de l'animisme, que de la doctrine enseignée par le Christ.

Le noir ne peut admettre un Dieu, tout puissant, mourant sur une croix, les mystères, les symboles, la morale même, lui échappent. D'autre part, il ne veut pas d'un culte qui lui interdit toutes les coutumes suivies par lui et

ses ancêtres. Ainsi, le christianisme lui ordonne de n'avoir qu'une femme, or, la polygamie est pour lui une nécessité physique et économique, à tel point que, d'après M. A. Arcin, ⁽¹⁾ si la monogamie était admise, ce serait l'extinction de la race noire, il cite l'exemple de Freetown, ville chrétienne où la proportion des naissances était, en 1905, de 1,7 %, celle des décès de 2,7 %.

L'esclavage, ou plutôt le servage, était aussi une quasi nécessité, ou tout au moins, une coutume chère aux nègres ; or, les missionnaires se sont faits les apôtres de son abolition, c'est une seconde cause d'échec.

L'islamisme, au contraire, permettait la polygamie et le servage. D'autre part, son dogme était plus à la portée de la mentalité du noir ; le Paradis de Mahomet le tente par ses promesses de jouissances concrètes, tandis que les symboles compliqués du christianisme ne représentent rien pour lui, c'est un Paradis trop austère pour un être essentiellement sensuel.

Sans entrer dans des détails, qui nous entraîneraient trop loin, on peut résumer les causes d'échec du christianisme et de réussite de l'Islamisme, en ce que le premier demande au nègre trop d'efforts, de sacrifices, pour n'aboutir qu'à un idéal moral et religieux, ne donnant aucune satisfaction à sa nature voluptueuse. Le deuxième au contraire, de dogme simple et flexible, lui permet de conserver ses coutumes, en récompense d'un léger effort, lui promet, dans l'au-delà, toutes les jouissances dont il a été privé sur terre. Même en faisant abstraction de la non concordance, entre la doctrine chrétienne et la mentalité du noir, ce dernier, n'aimera pas adopter une religion qui se

(1). A. ARCIN « La Guinée Française ».

présente à lui divisée, incertaine, tantôt il est sollicité par des catholiques, tantôt par des protestants de différentes sectes ; il ne peut croire, qu'une religion, qui n'a pas su faire son unité, ait un Dieu fort et à craindre et par conséquent, il préférera l'unité de l'Islam, ou même sa religion animiste. De plus, lorsqu'il habite une ville, il remarque que de nombreux Européens, soi-disant chrétiens, non seulement ne suivent pas les règles de leur culte, mais encore qu'ils s'en moquent. Ceci ne fait que les confirmer dans l'idée que le Dieu des chrétiens n'est pas redoutable. A ce propos, M. Vignon ⁽¹⁾ ajoute « L'intelligence des noirs ne saurait comprendre la religion abstraite, pleine de mystères et de problèmes, des missionnaires chrétiens, lesquels sont d'ailleurs d'une mentalité trop éloignée de ceux qu'ils veulent convertir. Le Fils de Dieu envoyé sur la terre pour y mourir en croix, percé au flanc comme un vaincu, comment cette belle fable de bonté pourrait-elle pénétrer la raison et le cœur des noirs. Que peuvent-ils entendre lorsqu'on leur raconte l'histoire de la Vierge — une femme — lorsqu'on leur enseigne le culte qui lui est rendu ? »

Enfin quelles qu'en soient les causes, il est hors de doute, qu'après plusieurs siècles de propagande, le christianisme n'est arrivé qu'à un résultat infime, ainsi que le prouve le nombre restreint des chrétiens en A. O. F., à peine 40.000 contre 7 millions d'animistes et plus de 5 millions de Musulmans. Il est à prévoir qu'il faudra attendre de longues années avant que la mentalité du noir, sous l'influence de l'instruction bien comprise et adaptée, soit suffisamment évoluée pour saisir les doctrines chrétiennes, même on peut douter qu'elle y arrive jamais

(1) VIGNON (L.) — « Unprogramme de politique coloniale — Les questions indigènes. »

entièrement Il n'est point d'exemple de conversion de vrais Musulmans au Christianisme, par conséquent, le prosélytisme ne pourra s'exercer que chez les animistes.

L'influence du christianisme aurait pourtant été heureuse, remplaçant l'animisme, il aurait supprimé : les féticheurs, magiciens, sorciers, dont nous avons exposé les rôles néfastes, les sacrifices humains autrefois si nombreux, la traite des captifs, les épreuves judiciaires. Malgré son échec, il a cependant contribué à l'atténuation ou à la suppression des néfastes coutumes des peuples animistes, que nous venons d'énumérer. Sa morale a développé la modestie du noir, cela contrairement à l'Islam, qui a plutôt encouragé son orgueil ; elle a amélioré le sort de la femme, empêché la vente des enfants.

Les Missionnaires ont contribué à amener les indigènes nomades à la vie sédentaire, ils se sont efforcés de les habituer au travail et pour atteindre ce but, ils ont créé des champs d'expérience, des jardins d'essais, des fermes écoles, des ateliers, des écoles professionnelles, des hôpitaux, des léproseries, des orphelinats. Ils ont aidé à l'introduction de nouvelles cultures, plus rémunératrices, dont nous avons grand besoin en France, pour faire marcher nos usines, tels sont le cotonier, le caféier, l'arbre et la liane à caoutchouc, l'arachide. D'autre part, après avoir assaini les villages, ils ont enseigné aux noirs les éléments d'hygiène, les soins à donner aux malades, aux vieillards, en un mot, ils ont préparé la voie au médecin.

L'œuvre des missionnaires, tant catholiques que protestants, est donc louable dans son ensemble, on peut citer à titre d'exemple : les missionnaires de Ouagadougou, qui ont créé un atelier d'apprentissage pour la fabrication des tapis de laine, contribuant ainsi au développement d'une

industrie locale intéressante, les Pères du St-Esprit de Kita ⁽¹⁾ qui ont créé des écoles, des ateliers, etc. etc. Il ne faut pas omettre de signaler tout particulièrement le rôle admirable des sœurs de charité, tout de dévouement et d'abnégation, soignant les malades sous ce climat africain si meurtrier.

Ainsi donc « Si on examine cette œuvre dans le passé en Afrique on reconnaît qu'elle s'entoure d'une auréole de dévouements admirables, de sacrifices énormes, dont l'abnégation mérite un respect sans réserve, mais dont les résultats sont complètement disproportionnés avec les efforts qu'ils représentent. Pourtant, il y a action simultanée de la force chrétienne et de la force musulmane, celle-ci l'emportera. ⁽²⁾ » De même, le Capitaine Binger rend justice aux missionnaires Chrétiens, en ces termes : « L'œuvre de nos missionnaires eut été préférable à l'Islamisme, car tout en rendant les noirs honnêtes et moraux, nos missionnaires les auraient rapprochés davantage de nous que l'Islam ». ⁽³⁾

Le résultat obtenu n'est, il ne faut pas l'oublier, que superficiel, heureux certainement puisqu'il a secondé notre œuvre civilisatrice, mais n'ayant qu'une importance toute relative, par suite du nombre infime de convertis et d'autre part, parce que ces néo-chrétiens n'en sont pas de « vrais ». Beaucoup moins encore que l'Islam, le Christianisme a été compris, le noir l'a déformé ; ainsi il a généralement conservé ses fétiches, ne faisant qu'en ajouter d'autres sous la forme de scapulaires, de médailles, la Bible elle-même, il l'a élevée au rang de fétiche ; Dieu, il l'ajoute à ses « *nya* »,

(1) Cf TELLIER — « Autour de Kita, étude soudanaise »

(2) Le Châtelier, — « L'Islam dans l'Afrique Occidentale »

(3) Capitaine BINGER, — « Esclavage, Islamisme et Christianisme »

ainsi que les saints, sans rien comprendre à la religion du Christ. Quant à la morale chrétienne, si belle, si élevée, trop pour lui d'ailleurs, il l'a laissée de côté, et, tous les auteurs ayant séjourné en Afrique Occidentale, reconnaissent que fréquemment, on trouve des ivrognes et des débauchés parmi les néo-chrétiens ; mais ceci ne fait que prouver l'impossibilité pour la mentalité du nègre de comprendre la morale chrétienne, sans avoir au préalable évolué.

Nous avons parlé des associations animistes et maraboutistes et de leur rôle ; l'Eglise Catholique ou le Temple Protestant sont également les centres d'associations de croyants remplissant les mêmes fonctions sociales et économiques, de société mutuelle, de crédit, de prévoyance, d'aide etc .. Mais par suite du nombre restreint de leurs membres, elles ne présentent que peu d'importance dans l'ensemble du Gouvernement Général.

Ainsi donc : Non à la portée de la mentalité noire, le christianisme ne s'est pas et ne peut se développer, tant que cette mentalité n'aura pas suffisamment évolué ; lorsqu'il a été adopté par des indigènes, ils ne l'ont pas compris et n'ont pas subi son influence civilisatrice, néanmoins, on ne peut nier l'œuvre sociale et surtout économique des missions en A. O. F.

Nous avons dit que tant que la mentalité noire n'aura pas évolué, le christianisme ne pourra se propager, un autre cas peut se produire, c'est que sa doctrine simplifiée soit mise à la portée de ceux que l'on veut convertir et plus encore, propagée par des noirs chrétiens ; l'on peut citer l'exemple récent de William Wade Harris, protestant originaire de Libéria, qui, au début de 1914, a converti de

nombreux animistes à la Côte d'Ivoire, plus de 100.000 en l'espace de quelques mois, il a fondé une nouvelle secte, les " harristes " ⁽¹⁾. Expulsé de la colonie, ses disciples paraissent avoir définitivement remplacé les gris-gris par des scapulaires et médailles ; qu'en restera-t-il dans quelques années ?

Dans le catholicisme, une tendance semblable, qu'on a appelée l'éthiopianisme, fondation d'une église chrétienne indigène autonome, a échoué.

Peut-être que le Christianisme, ainsi compris et propagé, pourra s'implanter en Afrique Occidentale Française, nous ne pouvons que le souhaiter, puisqu'il rapproche les indigènes animistes de notre civilisation, mais il est bien difficile de le prévoir.

APPENDICE

Du rôle des Juifs en Afrique Occidentale Française.

L'influence actuelle de la religion israélite en A. O. F. est infime. Cependant, il ne faut pas oublier que la race hébraïque a fourni à une époque difficile à déterminer, des migrations qui se sont fondues au milieu des populations, alors établies en Afrique Occidentale. D'autre part, « à l'époque moderne, il y a de temps à autre, des Juifs Marocains à Tombouctou et à Oualata ; il semble, en outre, qu'un élément Juif ait figuré sur la lisière du Soudan à une époque reculée... hors de doute que la race hébraïque a laissé son empreinte chez les Béni Hassan du

(1) Gaston JOSEPH — " La Côte d'Ivoire (1917) "

désert, hors de doute aussi que jusqu'au x^{ie} siècle de notre ère, une colonie juive, venue du Yémen, conserva une situation considérable entre le Niger et l'Atlantique » (2).

Dans ces dernières années, de nombreux commerçants Juifs sont venus s'installer en A. O. F., surtout dans les ports et dans les stations des chemins de fer, mais leur influence n'a point pénétré le milieu indigène, on n'a signalé aucune conversion.

(1) — Le Châtelier — « L'Islam dans l'Afrique Occidentale ».

CHAPITRE X

L'esclavage — En quoi il consiste — Captifs de guerre et captifs de cases — La traite.

Rôle qu'il a joué en Afrique Occidentale Française.

Influence des religions : 1° L'Animisme — 2° L'islamisme — 3° Le Christianisme, sur son évolution.

L'esclavage, ce fléau qui a dévasté l'Afrique, dont les conséquences économiques et sociales ont été immenses, exige un développement spécial et particulièrement important. Il s'agit de savoir quelle a été l'influence des religions Animiste, Islamique et Chrétienne, sur lui.

1° L'Animisme

A proprement parler, l'animisme en tant que religion, n'est intervenu en rien dans l'esclavage, la coutume, d'ordre civil, existait permettant la constitution d'esclaves. Le Capitaine BINGER, dans son ouvrage « Esclavage, Islamisme et Christianisme » indique comme générateurs de l'esclavage :

a) Le défaut de budget, le prestige que donne au nègre la possession d'un ou de plusieurs esclaves.

b) Le besoin de main-d'œuvre, le noir étant ennemi du travail.

c) La nécessité de se procurer des femmes, par conséquent la polygamie.

d) Le manque de moyens de transport.

e) La pénurie de sel, qui s'extrayait de mines se trouvant au Sahara, les esclaves étaient un article d'échange préféré des populations du Désert.

Il apparaît donc que l'Animisme s'est contenté de tolérer l'esclavage, comme une chose normale que la morale du noir trouvait naturelle.

Il faut faire une distinction fondamentale entre les captifs de guerre et les captifs de cases. Les premiers, prisonniers de guerre, constituaient généralement, la cause même du combat : la chasse aux esclaves ; ceux-ci pouvaient être vendus ou échangés, ils étaient la propriété absolue de celui qui les avait capturés, cependant ils avaient droit, d'après la coutume, à la protection du maître, au vêtement, à la nourriture, à un conjoint ; ils avaient même généralement le droit de posséder et de transmettre ; ils avaient par contre, l'obligation de travailler pour leur maître, de lui obéir. Comme assez souvent, surtout les adultes hommes, ils essayèrent de s'enfuir pour rejoindre leur famille, ils étaient surveillés étroitement et même enchaînés s'ils tentaient de fuir. Il n'en était pas de même de leurs enfants, qui constituaient les captifs de cases, qu'on peut assimiler à nos serfs de l'époque féodale. Comme les précédents, ils devaient travailler pour le maître, mais ne pouvaient plus être vendus ou échangés, ils n'étaient pas attachés à la glèbe, mais au propriétaire, cela n'était plus l'esclavage mais une sorte de servage personnel ; en fait leur sort était assez doux, jamais ils ne fuyaient, d'ailleurs où auraient-ils été ? Ils finissaient par faire partie de la famille du maître et en pratique, après deux ou trois générations, étaient considérés comme libres, quoique en principe ils n'étaient jamais affranchis, contrairement à ce qui, généralement, se passait pour les captifs de guerre, qui eux, pouvaient l'être. Ils ne se plaignaient pas de leur sort et depuis notre occupation, les guerres procureuses, d'esclaves cessant, il n'y en aurait bientôt plus en A. O. F.

les captifs devenus demi libres auraient formé une sorte de classe agricole, ainsi que cela se voit actuellement au Mossi. Les dispositions du décret de 1905 n'ont donc servi à rien qu'à apporter une perturbation dans la vie sociale et économique des indigènes de notre Colonie.

L'analyse du sort des captifs au Fouta Djalon, faite par M. GUEBHARD, Administrateur des Colonies, dans un article paru dans le « Bulletin du Comité de l'Afrique Française de 1919 », page 179, fait ressortir combien était peu nécessaire le décret d'émancipation de 1905. En effet, les captifs de guerre avaient un statut personnel réglé par des coutumes stables qu'il suffisait d'améliorer pour arriver, progressivement, sans aucune perturbation, au résultat obtenu par le Décret. Le captif n'était point maltraité « il devait son travail au maître, mais celui-ci devait le nourrir..., il avait droit à deux jours de repos par semaine, le Jeudi et le Vendredi et pouvait à sa guise se reposer ou cultiver les champs que son maître lui donnait pour sa subsistance et celle de sa famille ». Quant aux captifs de case descendants des précédents, par suite de la suppression des guerres, ils auraient bientôt été les seuls à exister, leur sort n'était guère différent de celui des hommes libres, « ils étaient presque élevés au rang d'associés ». Evidemment, il y avait de mauvais maîtres et le Décret de 1905 a eu le mérite de soustraire à leur arbitraire des créatures humaines. ⁽¹⁾

A côté de cet esclavage, somme toute guère différent du servage du moyen âge chez nous ou de celui plus récent, du XIX^e siècle, chez certains peuples de l'Europe Orientale, il ne fut aboli en Russie qu'en 1861, nous

(1) Paul GUEBHARD, Bulletin de l'Afrique Française 1909, pages 179 et 210, Etat social et politique du Fouta Djalon.

voyons une odieuse plaie sociale et économique introduite par les Musulmans et les Européens Chrétiens : la traite. Inutile de décrire la vie de ces pauvres êtres qu'on arrachait brutalement à leur village et qu'on conduisait à la côte enchaînés comme un troupeau de bêtes, puis qu'on empilait dans des navires, à destination de l'Amérique. Le déchet était énorme par suite des maladies qui se répandaient dans ce troupeau humain, mal nourri et entassé sans hygiène. Mais le profit en était assez gros pour que les nations européennes s'en disputent le monopole ; le Portugal, l'Espagne, l'Angleterre, privilège de l'Asiento (1713-1739), la France, se livraient à cet odieux trafic. Il fallut arriver à la dernière moitié du XIX^e siècle pour que l'esclavage aboli, la traite n'eut plus aucune raison d'être et fût vraiment supprimée.

Des conséquences économiques et sociales de l'esclavage que j'appellerai « intérieur », il y a peu à dire ; évidemment il causait des guerres et contribuait au dépeuplement, mais procurait une main-d'œuvre et socialement les « serfs » n'étaient pas plus malheureux que certains ouvriers des grandes villes d'Europe.

Il en est différemment de la traite qui menaça, à un moment l'existence même de la race noire en Afrique, la dépopulation était extrême, encore aujourd'hui elle fait vivement sentir ses effets et empêche la mise en valeur rapide de l'Afrique, faute de main-d'œuvre. Au point de vue social, ses conséquences, pour être moins apparentes, n'en furent pas moins profondes. On peut lui attribuer, en partie, l'état d'infériorité sociale dans lequel est restée la race noire. Quel a été le rôle des diverses religions à l'égard de l'esclavage intérieur et de la traite ? Nous avons vu que

l'Animisme n'avait eu aucune influence, en fut-il de même de l'Islam ? non certes.

2^o *L'Islam.*

Le Capitaine Binger ⁽¹⁾ montre que cette influence ne fut pas si mauvaise qu'on l'a prétendu souvent, puisque l'islamisme supprimerait l'esclavage s'il était pratiqué partout, un croyant ne faisant pas esclave un autre croyant, (paragraphe 5 du chapitre XLVII du Coran). Par conséquent, en principe, si l'islamisme avait été général, il n'y aurait plus eu d'esclaves. Nous avons dit en principe, car si aucun Musulman ne peut être légalement réduit en esclavage, il ne suffit pas à un esclave de se convertir pour acquérir sa liberté. D'autre part, cette prescription du Coran, assez bien suivie par les vrais Musulmans, ne l'était pas par les Islamo-Musulmans et même on peut dire, par tous les croyants de l'A. O. F., les exemples d'El Hadj Omar et surtout de Samory, qui réduisaient en esclavage leurs coréligionnaires, le prouvent.

Chez les Musulmans, comme chez les animistes, la condition des captifs est assez bonne, s'ils travaillent aux gros ouvrages, ils ne sont pas battus. Le captif de guerre peut aussi être vendu ou échangé, mais pas ses enfants qui constituent des serfs identiques à ceux des Animistes, Binger ajoute même « ils sont élevés et instruits comme ceux du maître ». Dans certains peuples Musulmans de l'A. O. F. la condition des captifs est même supérieure à celle de cette classe dans la société animiste, ainsi les serfs des Touaregs vivent en tribus, peu à peu elles deviennent indépendantes, s'administrent librement et forment la classe agricole, cultivant les oasis du Sahara. Ce qui

(1) Capitaine Binger « Esclavage — Islamisme et Christianisme ».

montre que leur sort n'est point mauvais, c'est que, libérés et ramenés dans leur ancien pays par nous, ils se sont échappés pour rejoindre leurs anciens maîtres. Par contre, chez les Maures, musulmans également, il en est différemment ; là le captif est souvent maltraité, en tout cas beaucoup moins libre, aussi émancipés par nous c'est avec joie qu'ils ont peuplé les villages de liberté que nous avons créés ou qu'ils sont rentrés chez eux.

Les esclaves à destination de l'Amérique furent souvent recrutés par les traitants Musulmans, effectuant des razzias sanglantes, mais en cela l'Islam n'eut aucune part. Où il joua un certain rôle, ce fut dans l'approvisionnement des marchés à esclaves de l'Arabie, de la Turquie, du Nord de l'Afrique. Le Coran, en effet, permet 4 femmes et autant de concubines qu'il est possible de s'en procurer ; d'autre part, il tolère l'esclavage, il était donc naturel que ses adeptes essaient de se procurer des femmes au moyen de la traite. Elle s'est effectuée jusqu'au début du ^{xx}e siècle, dans le centre de l'Afrique, à destination des harems turcs et des marchés à esclaves de l'Afrique du Nord et de l'Arabie.

L'Islam a eu là une néfaste influence économique, puisqu'il a contribué au dépeuplement de cette partie de l'Afrique, mais en tant que religion il a plutôt adouci le sort des esclaves, dont la constitution, tolérée seulement par lui, est due à une coutume universelle à cette époque ; il a recommandé les affranchissements d'esclaves Musulmans comme une bonne œuvre agréable à Dieu. De plus, comme nous l'avons exposé, la situation de l'esclave peut être améliorée et nombreux sont ceux qui dans l'A. O. F. sont artisans ou commerçants.

La loi religieuse a réglementé le sort des enfants nés des relations d'un maître avec ses esclaves, ils suivent la condition du père, à tel point que s'il est chérif, ils le seront également et qu'ils peuvent prendre part à la succession paternelle. La mère esclave prend le titre de « mère de l'enfant » qui lui confère de nombreux avantages.

Ainsi donc, l'Islam, tout en laissant subsister l'esclavage, coutume commune à tous les pays au xvi^e siècle, qu'il n'était d'ailleurs point en son pouvoir de supprimer, l'a cependant réglementé dans le sens de l'amélioration en empêchant, d'une part les Musulmans de se réduire en esclavage, de l'autre en faisant de l'affranchissement une action méritoire. Par suite, il est inexact de le rendre direct et principal responsable de la traite en Afrigue.

3^e *Le Christianisme.*

Le Christianisme n'a pas eu une influence beaucoup plus heureuse, les nations chrétiennes ont été les instigatrices de la traite à destination de l'Amérique, le Portugal, l'Espagne, la France qui s'y livraient n'étaient-elles pas Catholiques ! l'Angleterre, la Hollande, Protestantes !

Les Pombéïros, ces métis Portugais, Chrétiens, furent peut-être plus cruels encore que les traitants arabes. Ils brûlaient les villages, massacraient les adultes pour ne garder que les femmes et les enfants. Souvent pour ne récolter que quelques centaines d'esclaves, ils brûlaient des dizaines de villages et ruinaient une région. Mais, pas plus qu'il ne faut accuser l'Islam de la cruauté des traitants arabes, il ne faut imputer au christianisme les actes odieux des Pombéïros et autres commerçants en esclaves européens.

Le Christianisme, comme l'Islamisme, toléra l'esclavage. En Afrique, surtout dans l'Angola, mais aussi dans les

stations Portugaises de l'Afrique Occidentale, on vit, dans les plantations de la Compagnie de Jésus, des esclaves, d'ailleurs très humainement traités ; il faut reconnaître, qu'à cette époque, il n'y avait guère d'autres moyens de mettre ces pays en valeur.

La religion chrétienne, plus encore que l'Islam, a, tout en acceptant ce qu'elle ne pouvait supprimer, essayé d'améliorer le sort des esclaves. Sa morale qui recommande d'être bon et fait de tous les hommes, à quelque race qu'ils appartiennent, des frères, l'adoucît. De tous temps les Papes ont condamné l'esclavage et Léon XIII a renouvelé l'anathème qui les frappait, exhortant les missionnaires à travailler de tous leurs efforts à sa suppression.

L'esclavage n'est pas particulier qu'aux races africaines, puisque nous le trouvons partout dans l'antiquité et qu'en Europe on constate l'existence, jusqu'au ^{xvi}e siècle, des marchés d'esclaves, entre autres en Espagne où le commerce en est florissant. C'était donc une coutume universelle paraissant toute naturelle. Une religion qui aurait voulu la supprimer brusquement, aurait échoué ; elle ne pouvait que l'adoucir, la réglementer pour, peu à peu, en modifiant insensiblement la mentalité des hommes, amener sa suppression. C'est ce qu'ont fait l'Islamisme et le Christianisme. Quant à l'Auimisme, religion plus sommaire, plus primitive, non doublée à proprement parler d'une morale, elle ne s'en est pas occupée.

L'esclavage, honte du passé, doit donc être imputée non aux religions, mais aux hommes, à leur mentalité, à leur morale, elle était une institution des peuples primitifs qui n'a disparu qu'avec le développement, l'évolution de la civilisation.

CHAPITRE XI

Influence possible des associations animistes et maraboutiques, sur la mise en valeur de l'Afrique Occidentale Française — rôle qu'elles peuvent jouer dans le développement du commerce et de l'agriculture indigène, en servant de base à l'Etablissement de Sociétés agricoles, de secours mutuels, de crédit, de prévoyance, soumises à notre contrôle.

En Afrique Occidentale Française, de toutes les institutions d'origine religieuse, une particulièrement retient l'attention ; c'est chez les animistes, les associations d'âge, et chez les musulmans, les sociétés maraboutiques. Ne pourrait-on pas, en partant de ces associations, déjà existantes, créer des sociétés agricoles de crédit et de prévoyance ?

Quoique les entreprises des indigènes ne soient, en général, que de petites exploitations qui ne réclament pas de gros capitaux, il est néanmoins nécessaire de leur procurer, généralement à crédit, les semences, l'outillage nécessaire à la mise en valeur de leurs terrains. D'autre part, ils peuvent avoir besoin de certains capitaux, le prêt à crédit, garanti par la future récolte leur permettant de ne plus avoir recours à tous ces usuriers, qui achètent par avance leur récolte. Ceci est d'autant plus urgent que l'agriculture indigène est, sans conteste, le meilleur mode de mise en valeur des colonies tropicales ; car, elle supprime deux problèmes particulièrement difficiles à résoudre dans ce pays, celui du régime forcier ou plus exactement des terres vacantes et celui de la main d'œuvre. De plus, elle

tend à la création d'une ⁽¹⁾ société nouvelle, stable, active, productive, capable de lui fournir le supplément de nourriture et de matières premières qui lui est nécessaire, assez riche pour lui acheter ses produits d'exportation. « Elle contribuera, en augmentant la richesse des indigènes, à développer leurs sentiments de « self respect » et à en faire véritablement des hommes, en un mot, à les civiliser économiquement et socialement. »

La solution de ce problème, très important pour l'avenir de l'Afrique Occidentale Française, paraît être dans l'association et dans la mutualité ; or, pourquoi ne pas se servir des organismes déjà existants chez les animistes et chez les musulmans ? c'est d'ailleurs ce qui paraît avoir été fait ; nous avons créé, ou plutôt réorganisé, les sociétés indigènes et leur avons confié un triple rôle de sociétés agricoles, de secours, de prévoyance, de crédits.

Les premiers essais dans ce sens sont dûs à Monsieur le Gouverneur Général ROUME ; dans une circulaire du 20 Juin 1903, il prescrivit la construction de greniers de réserve dans chaque village, afin d'effectuer des prêts de semences ; plus tard, en Juillet 1907, fut créé dans le cercle de Kaolak une société de prévoyance et de prêt mutuel, elle donna d'assez bons résultats, mais néanmoins, resta la seule jusqu'en 1910, époque où les premières règles générales régissant les associations indigènes, furent posées par une circulaire du Gouverneur Général du 3 août 1910, en application du Décret du 27 Juin 1910, qui en portait création. Ce décret fut lui-même modifié le 8 Juin 1915, puis enfin le décret du 4 Juillet 1919, est venu élargir les attributions du Gouverneur Général et lui a

(1) O. DENYS — Du rôle de l'Agriculture indigène dans les colonies d'exploitation.

laissé le soin de régler, par arrêté, les détails de l'organisation des sociétés ; c'est ce qui fut fait par l'arrêté du 30 Juillet 1919. Une liberté plus grande a été accordée aux sociétés, sans cependant écarter le contrôle sérieux de l'administration. Depuis ce décret, les Sociétés sont créées par le Gouverneur Général et, autant que possible, il devra y en avoir une par cercle, les indigènes doivent obligatoirement en faire partie, les membres, des cultivateurs et des éleveurs, paient des cotisations ; le fond, ainsi constitué est géré par un conseil d'Administration ayant un Président indigène, l'Administrateur en est écarté, les sociétés devant être exclusivement indigènes. Cependant, l'Administrateur a un droit de contrôle administratif permanent, de plus, une commission centrale, composée en majorité d'éléments administratifs, est chargée de la surveillance.

« ⁽¹⁾ Les Sociétés ont un triple rôle qui explique la dénomination qui leur a été donnée ».

Elles sont des sociétés : 1^o de secours et d'assistance et de Secours mutuels contre la maladie les accidents, la sécheresse.

2^o de prévoyance, constitution, soit par achats, soit par versement en nature, d'approvisionnements, de graines, qui sont à la disposition des adhérents à l'époque des semailles. La sélection des graines étant obligatoire.

3^o fonctionnant comme une institution de crédit agricole, consentant à ses membres des prêts en argent et des prêts en nature.

Elles se procurent les fonds au moyen de cotisations, il leur est permis de se procurer, par l'emprunt, les sup-

(1) M. LESEUR, cours de Doctorat 1919-1920.

pléments de fonds qui leur seront nécessaires ; mais elles ne peuvent en emprunter qu'à d'autres sociétés indigènes de prévoyance.

Les prêts consentis sont à brève échéance ou à long terme, sans toutefois excéder 10 années ; lorsqu'ils dépassent 1000 francs, ils doivent être approuvés par l'Administrateur et 5.000 francs par le Lieutenant Gouverneur. Le Décret du 4 Juillet 1919 a décidé que ces prêts administratifs ne pourraient être faits que par l'intermédiaire des Sociétés qui seront responsables.»

Les résultats obtenus ont été rapides et satisfaisants ; cela s'explique par suite de l'existence des sociétés religieuses précitées ; en effet, s'il avait fallu tout créer, le noir, réfractaire aux innovations, se serait refusé d'en reconnaître les avantages de suite.

Nous aurions encore beaucoup à dire sur ces associations indigènes, réglementées par nous, et sur leurs rapports avec l'agriculture indigène, mais cela nous entraînerait en dehors du plan de cet essai. Ce qui a été dit est néanmoins suffisant pour montrer les résultats que l'on peut obtenir, en usant intelligemment, cela en réclame la connaissance approfondie, des institutions coutumières indigènes existantes, en particulier de celles ayant une origine religieuse.

Tout récemment, nous avons même été plus loin dans la réglementation des associations indigènes ; deux décrets du 21 Mai 1919 ont institué, dans les chef-lieux des colonies, un comité consultatif représentant auprès du Lieutenant Gouverneur, les intérêts des agriculteurs, éleveurs, exploitants, forestiers, etc... ; ce conseil comprend une section indigène, permettant ainsi à nos sujets de présenter leurs vœux au chef de la colonie. L'avis de la commission est

obligatoire lorsqu'il s'agit de modifier la législation locale, en ce qui concerne l'agriculture, le commerce et l'industrie.

On doit également signaler, dans le même ordre d'idées, la présence en Afrique Occidentale Française, des mutuelles scolaires indigènes, créées en vertu des circulaires du Gouvernement Général, de 1913 à 1916. Il en existe maintenant dans toutes les colonies du groupe : à la côte d'Ivoire, elles sont particulièrement nombreuses. « Elles sont instituées dans les écoles, sous l'autorité de l'instituteur. Les élèves font des cultures communes, vivrières et d'exportation. Les produits de ces cultures sont vendus au profit de la mutuelle dont ils alimentent les ressources. Les fonds ainsi obtenus doivent être employés à l'achat de graines, de matériel agricole, à améliorer l'ordinaire scolaire. Les mutuelles scolaires présentent un double avantage, développement de la solidarité et apprentissage agricole. » ⁽¹⁾

Il apparaît donc que, grâce à l'esprit d'association d'origine religieuse, les sociétés que nous avons organisées en Afrique Occidentale française, ont prospéré et contribueront à développer, dans le milieu indigène, l'esprit de prévoyance et d'épargne, la solidarité, le goût de l'association, par conséquent, à la mise en valeur du pays, par les indigènes eux-mêmes.

Il était d'autant plus nécessaire de développer l'esprit de prévoyance qu'en fait, il manque presque totalement chez les noirs de l'A. O. F., ainsi, au Sénégal, les indigènes se défont de toutes leurs graines d'arachide, si l'administration n'avait pas créé des greniers de réserve dans chaque

(1) M. LESEUR à son cours, Faculté de Droit de Paris, Doctorat 1919-1920.

village, constitués au moyen de prélèvements opérés au moment de la récolte, et dont les graines sont distribuées lors des semailles, jamais ils n'auraient la quantité de semences nécessaires sans recourir à des intermédiaires qui la leur cède à un taux très onéreux.

On peut déplorer que, trop fréquemment, on néglige, par ignorance, souvent, de se servir des sociétés déjà existantes d'âge, chez les animistes ; maraboutiques chez les musulmans et que l'on ait voulu créer de toutes pièces, certains organismes ; cela, certainement a été une cause de retard dans la réussite. Enfin, quoi qu'il en soit, de ce côté, encore bien qu'indirectement, la religion non seulement n'a pas eu une mauvaise influence sociale et économique, mais a été une base sur laquelle on a bâti une œuvre de progrès qui commence à donner ses fruits.

CHAPITRE XII

La religion n'est que le reflet de la mentalité d'un peuple — l'Animisme — l'Islamisme — le Christianisme — La religion du progrès — Notre Œuvre en Afrique Occidentale Française — son influence sur le milieu indigène.

Conclusion : de l'influence sociale et économique des religions en Afrique Occidentale Française.

Nous avons présenté les religions, comme ayant une influence sociale et économique ; mais n'est-ce pas plutôt la mentalité des peuples, des races, qu'il aurait fallu dire ; car la religion ne paraît être que le reflet de cette mentalité. L'animisme, encombré de superstition, de peur, de flou, caractérise bien l'esprit du noir. L'Islamisme et le Christianisme, religions révélées, présentent, moins, apparemment, ce caractère ; mais, cependant, on peut dire, pour l'Islam, qu'il est la codification des coutumes des Arabes, qu'il est adapté à leurs besoins, à leurs idées, à leurs mœurs. Il y a un rapport étroit entre la croyance et la civilisation d'un pays, ceci est une loi historique démontrée par de nombreux savants, en particulier par GUIZOT, dans l'Histoire de la Civilisation en Europe, Tome I, 5^e Leçon, par Fustel de COULANGES, dans la Cité Antique ; Renan l'a fait ressortir dans sa leçon d'ouverture au Collège de France.

Quoi qu'il en soit, les religions, une fois établies, ont exercé une influence sociale et économique, c'est ce que nous avons tenté d'exposer au cours de cet essai. Il est généralement bien difficile d'affirmer que telle ou telle coutume religieuse aura une influence bonne ou

mauvaise, cela dépend des circonstances et de l'esprit dans lesquels elle s'applique.

Il apparaît, à première vue, que, dans l'avenir l'animisme, religion non révélée, ne sera pas si immuable que l'Islam ; qu'il sera plus aisé à nous de la modifier, d'en extirper les coutumes, et les pratiques barbares et d'en faire une religion n'offrant aucun obstacle à la civilisation, tout en la laissant conforme à la mentalité des noirs. En étudiant la vie des indigènes de l'Afrique Occidentale Française, dans des régions musulmanes et animistes, on s'aperçoit qu'il n'y a souvent pas la différence, au point de vue social et économique, qu'on serait tenté de croire ; cela, parce que derrière la religion, il y a la mentalité, restant constante, ou n'évoluant que lentement. Cependant, il est impossible de nier que la vie sociale et la culture générale du Soudan doivent beaucoup à l'Islam. Ce fait s'impose à quiconque passe d'une région païenne à une région musulmane. Le sentiment d'être membre d'une société religieuse qui embrasse le monde, les rapports avec l'Afrique du Nord, l'Egypte et l'Arabie, élargissent l'esprit, établissent des relations commerciales et enrichissent la civilisation indigène dans plusieurs domaines.

Le commerce et l'industrie n'étaient certainement pas inconnus au Soudan avant l'arrivée de l'Islam ; mais avec les entraves des idées animistes, et des habitudes de penser qui les accompagnent, et sans l'influence d'un monde plus large et plus varié, apporté par l'Islam, il n'aurait jamais accompli les progrès, ni atteint le niveau élevé grâce auquel nous pouvons aujourd'hui, considérer ces pays comme à demi-civilisés. Le musulman est mieux habillé que le païen ; il a des maisons plus jolies, il est plus riche, il a de l'éducation et les manières d'un homme distingué, digne

et maître de lui, souvent dans ses rapports avec les Européens, il sait être noble et généreux.

L'Islam a aussi l'honneur d'avoir introduit au Soudan l'art de la lecture et de l'écriture. Bien qu'il n'y ait guère plus de 5 ou 10 0/0 de la population musulmane qui puisse lire et écrire, chaque ville, et chaque groupement ont leur instituteur qui réunit des élèves autour de lui et leur inculque en arabe, les éléments de l'instruction religieuse.

La méthode employée est, en fait, purement mécanique et les résultats sont, en conséquence, assez faibles. Pour les quelques élèves qui veulent se familiariser avec la science islamique, il y a des écoles supérieures dans les principales villes. Un petit nombre deviennent étudiants à l'Université Azahr au Caire ; il y a toujours eu, parmi les musulmans indigènes du Soudan, des hommes d'une instruction étendue, au point de vue arabe et islamique, et qui ont déployé une grande activité dans le domaine littéraire. Les Faulbes spécialement ont une disposition marquée et une réelle aptitude pour le travail intellectuel. Il est caractéristique ⁽¹⁾.

Il serait intéressant de rapprocher de ces idées, celles que M. Georges HARDY, ancien directeur de l'enseignement en A. O. F., exprime dans son ouvrage : « Une conquête morale, l'enseignement en Afrique Occidentale Française », il constate que les musulmans de l'A. O. F. ne connaissent pas l'Arabe et que nous avons commis une faute en créant des Médersas, où l'on apprenait la langue et les sciences arabes, à des gens qui n'en avaient aucune notion, et qui n'en éprouvaient pas le besoin. Récemment, si on a conservé les trois médersas existantes : de Mauri-

(1) WESTERMANN « L'Islam au Soudan occidental et central ».

tanie, de Saint Louis et de Tombouctou, on les a transformées pour en faire de véritables écoles franco-arabes, où on n'enseignera l'Arabe qu'accessoirement, après le Français et les sciences occidentales.

Il semble donc que, s'il existe quelques lettrés musulmans, au Soudan Occidental, leur nombre est infime ; et qu'il vaut mieux faire du français la langue véhicule, servant de liaison entre tous les peuples parlant des dialectes si nombreux et si divers, plutôt que de laisser l'arabe prendre sa place alors qu'il n'y a aucun droit et ne répond pas à un besoin des populations, et que cela constitue un obstacle à notre influence civilisatrice.

A côté des bienfaits indéniables énumérés par le professeur Westermann dans la citation précédente, doivent être signalées quelques influences néfastes de l'Islam ; l'application du Coran, peu à peu, conduirait à une véritable régression pour la femme ; elle restreindrait sa liberté et sa condition sociale, heureusement que, si la religion musulmane est facilement acceptée par le noir, le code juridique et social reste lettre morte. Quant à la superstition, si néfaste, elle atteint un tel degré chez les animistes, que, dans certaines régions, les voyageurs risquent de se créer des désagréments en employant telle ou telle variété de bois mort pour la cuisine, en plaçant un fusil contre tel ou tel arbre ⁽¹⁾. Au contact de l'Islam, le noir est resté presque aussi superstitieux, c'est dans sa mentalité ; peut-être arriverons-nous, par l'instruction, à lutter contre cette tendance si préjudiciable au progrès.

Il serait fastidieux de répéter toutes les considérations pour ou contre l'Islam et l'animisme, présentées dans les

(1). Cap. BINGER.

chapitres précédents ; de leur exposé sommaire, nous pouvons tirer les conclusions suivantes :

1° L'Islam africain, encore à demi-animiste n'est point dangereux par lui-même et n'a qu'une influence relativement restreinte.

2° L'Islam du dehors, l'Islam coranique, aurait un rôle social à redouter, et surtout serait nocif par la quasi impossibilité de progrès futurs.

3° Nous devons nous efforcer de guider, tant l'Islam, par une codification intelligente, que l'animisme, par la suppression des sorciers magiciens, etc...

4° Nous devons nous efforcer, par l'instruction bien comprise, de faire évoluer la mentalité des indigènes : de répandre, avec prudence, et à propos, la culture française en Afrique Occidentale Française.

Oui, l'avenir est là, il faut essayer de modifier les religions des indigènes afin qu'elles ne soient plus un obstacle au progrès ; il faut montrer aux animistes et aux musulmans les bienfaits de notre domination, les avantages de notre civilisation. Beaucoup de nos sujets, déjà les ont compris, même chez les musulmans les plus réfractaires. Un marabout du Sahara Soudanais, Mohammed Abd el Ouahab connu sous le nom de Youlba, appartenant à la tribu des El Gagma, qui nomadise aux environs de Néma, n'écrit-il pas : « Mais votre puissance a apporté le remède, vous avez arrêté les pillards, ouvert des routes, débouché des puits et les sources. Vous avez fait cesser les luttes sangiantes entre tribus, mis un terme aux guerres anciennes, versé l'eau sur la poudre. Vous avez apporté la paix et la sécurité, rapproché les contrées par vos chemins de fer, par d'autres inventions encore, sans lesquelles le

monde ne serait rien et que nous ne connaissons pas ni moi, ni d'autres.

Mais surtout, vous avez institué la liberté de conscience, de façon que chacun put pratiquer sa religion. Sans organisation, sans défense, sans police du pays, serait-ce possible... Ils ont amené le bonheur dans le pays, et les ouvriers ont repris leur tâche et les savants leurs études. ⁽¹⁾»

Ceci est vraiment typique ; si tous avaient compris ainsi la grandeur de l'œuvre entreprise par nous, aucune influence sociale et économique, d'ordre religieuse, ne viendrait plus y mettre obstacle.

À côté de l'influence de l'animisme, de l'Islam et du christianisme, il y a celle de la religion du progrès, de la science, de la civilisation, dont l'importance, de plus en plus grande, tend à devenir prépondérante. Quoique depuis environ 30 ans seulement, nous nous en sommes fait les pionniers en Afrique Occidentale, l'œuvre accomplie est considérable, il serait trop long et hors du sujet de l'énumérer. Une, doit cependant retenir notre attention par ses conséquences, tout particulièrement importantes, c'est l'abolition de l'esclavage intérieur par le Décret du 12 Décembre 1905. Un discours du 4 Décembre 1905, de M. le Gouverneur Général Roume, a donné le résumé de l'œuvre accomplie par la France en cette matière : « Tout d'abord, il y a lieu de considérer dans l'état des choses que nous avons trouvées en Afrique Occidentale, deux ordres de faits bien distincts quoiqu'ils eussent entre eux une indéniable connexité : la traite issue des guerres continuelles de tribu à tribu, et des razzias des conquérants et chefs de bande, qui alimentaient ces marchés d'esclaves, sur

(1) Bulletin de l'Afrique Française, 1912.

lesquels étaient dirigées, sous le fouet, et la chaîne aux pieds, les lamentables caravanes de chair humaine, la traite, qui approvisionnait, non seulement les marchés de l'intérieur, mais à travers le Sahara ceux du Maroc, de la Tripolitaine, de la Haute Egypte, a disparu de nos possessions et ce n'est pas, je l'avoue, sans quelque étonnement que j'ai pu constater que des doutes avaient été émis à ce sujet. Nous en avons détruit les derniers vestiges quand, à partir de 1903, nous avons occupé la rive droite du Sénégal et que nous avons mis fin au trafic auquel se livraient naguère encore impunément, et presque sous nos yeux, les tribus Maures sur lesquelles nous n'exercions aucun contrôle... »

M. le Gouverneur Général Roume expose ensuite pourquoi a été abolie la captivité domestique, il se base sur ce que la liberté individuelle est un droit naturel, par conséquent applicable à tous les hommes; les conséquences, plutôt mauvaises en fait, de cette libération des captifs de case, ont été développées dans un chapitre spécial.

Notre œuvre a été importante dans un autre domaine, celui de la justice indigène. Le décret du 10 Novembre 1909 indique le sens de l'évolution que nous désirons voir se manifester, dans l'état social des populations indigènes : « cette évolution se caractérise essentiellement par la substitution de l'état contractuel, à l'ordre des choses basé sur la conquête et sur la coercition. La notion se répand très rapidement, même parmi les milieux incultes et les plus primitifs, des engagements réciproques et qui obligent également les parties, résultant des situations de vendeur et d'acquéreur, de prêteur et d'emprunteur, de patron et de salarié ou colon partiaire et qui sont indépendantes de la qualité traditionnelle des co-contractants », plus loin le

Décret indique ce à quoi nous voulons aboutir : « nous pouvons aussi, légitimement espérer voir s'opérer, suivant une progression rapide et cependant mesurée, l'accession des populations indigènes, à un état de civilisation plus avancé, mais un tel résultat n'est pas de ceux qui se décrètent, il ne peut être que l'aboutissement d'une série d'efforts, patients et convergents, ayant pour but le relèvement moral et matériel de l'indigène, par le maintien de la paix et de la sécurité, par l'ouverture des voies de communication, par l'assistance médicale et l'hygiène, par la diffusion de l'instruction élémentaire et professionnelle, par le développement de la production agricole, et enfin par des garanties assurées à l'exercice des droits de chacun et du plus sacré de tous, de la liberté individuelle. »

Evidemment, ces mesures doivent être prises avec soin, il ne faut rien brusquer sous peine de compromettre notre œuvre social et économique.

Un autre résultat heureux de notre occupation, c'est d'avoir fixé la population, d'avoir mis fin à des migrations désastreuses, causées par les guerres et les razzias ; dans certaines régions, d'une poussière de peuple, nous avons constitué des villages et mis à la tête des groupements de chefs responsables. Ceci nous a permis de développer la vie économique, de commencer la mise en valeur de ces régions ; il en est ainsi de la Côte d'Ivoire, à propos de laquelle M. Gaston Joseph écrit : « arrêt des migrations, désarmement, répression de l'esclavage, obligation de développer les cultures et d'exploiter les richesses du pays, groupement des indigènes en villages, voilà les faits essentiels par lesquels, lors de la pacification, la colonie est parvenue à transformer le milieu indigène, en vue de l'amener à la constitution d'une société organisée. »

On doit réserver une place spéciale à l'influence de la guerre de 1914-1918 qui, certes, aura fait faire un grand pas à la propagande de la religion du progrès ; le prestige de notre victoire, à laquelle les noirs ont largement coopéré, leur fera plus facilement accepter nos réformes. Venus combattre à nos côtés, ils se considèrent comme nos frères et feront leur possible pour s'élever dans l'échelle de la civilisation ; la guerre aura brusqué l'évolution, ou tout au moins rendu plus rapide. Ajoutons l'influence qu'exerce, sur l'esprit des indigènes, la vue des travaux que nous entreprenons de tous côtés : ports, chemins de fer, routes, villes, villages, irrigation, drainage, forage de puits, amélioration des cours d'eau, monuments et bâtiments publics, etc.. etc.. Nous pouvons espérer, pour toutes ces multiples causes, par une progressive évolution, amener la mentalité du noir à rejeter les parties néfastes de sa religion et admettre la civilisation, véritable religion du progrès.

CONCLUSION

De tout ce qui a été exposé, dans ce petit essai, nous pouvons conclure que : autrefois, la religion, l'animisme, a été une des causes de stagnation de la vie économique et sociale de l'Afrique Occidentale Française, surtout par suite des pratiques annexes et des superstitions ; demain, sous l'influence des blancs, et dans cet ordre d'idées, la guerre de 1914-1918 aura fait évoluer la mentalité noire, l'animisme modifié ne sera plus un obstacle au développement matériel de l'A. O. F.

Un moment, on a pu craindre que l'Islamisme paralysa l'évolution économique et sociale, le danger paraît écarté, parce que l'Islam reste superficiel. Il n'a eu, en A. O. F.,

dans le milieu indigène, qu'une influence assez restreinte, en tous cas, moins néfaste que dans le reste du monde musulman, car les coutumes indigènes n'ont généralement pas été remplacées par le Coran. Le noir a adapté l'Islam à sa mentalité, il suit les quatre grandes obligations, et encore ? Cependant, il nous faut veiller et ne pas aider à son prosélytisme, beaucoup de doigté est nécessaire ; car l'Islam est une religion immuable, depuis les quatre grands jurisconsultes, il n'y a pas eu et ne peut y avoir de réformation. Par conséquent, on s'en tient, on s'en tiendra toujours au Coran, à la Sunna et aux sources dérivées, ce qui empêche toute évolution profonde dans la vie économique et sociale. Une codification éclectique du droit Musulman, seule possible, ne peut qu'atténuer les mauvaises conséquences de l'Islam. Quant au Christianisme, son rôle sera longtemps, peut-être toujours, peu important en A. O. F. ; en tous cas, il ne peut avoir qu'une bonne influence et aider à la mise en valeur du pays.

Quelle doit être notre politique à l'égard de ces religions ? Il apparaît que le mieux est de ne s'en point faire les propagateurs, tout en étant tolérants, laissons-les évoluer en les surveillant, évitons en tous cas d'islamiser l'A. O. F. Ce qui semble la meilleure politique, c'est l'action indirecte par l'instruction sur la mentalité du noir, ainsi nous amènerons la suppression des coutumes religieuses ayant une néfaste influence sociale et économique.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Bibliographie.....	5
CHAPITRE I.....	7
Esquisse de la géographie politique et humaine actuelle de l'Afrique Occidentale Française — Proportion des diverses religions : Animisme — Islamisme — Christianisme.	
CHAPITRE II.....	14
L'Animisme — sa définition — dogme et culte — son rôle en A. O. F. — son influence sociale — son influence économique.	
CHAPITRE III.....	23
Notre action sur l'Animisme — l'instruction — la guerre de 1914-1918 — les décrets et arrêtés.	
Conclusion : possibilité d'un animisme, débarrassé des sorciers et pratiques magico-religieuses, ayant une heureuse influence sociale et économique.	
CHAPITRE IV.....	28
L'Islamisme en A. O. F. — Raisons de son prosélytisme — comment le noir l'adapte à sa mentalité — les fervents Musulmans et les « Islamo-animistes ».	
CHAPITRE V.....	38
L'Influence sociale et économique de la religion chez les fervents Musulmans.	
CHAPITRE VI.....	48
L'influence sociale et économique de la religion chez les Islamo-Animistes.	
CHAPITRE VII.....	56
L'Islam est-il un empêchement absolu à tout progrès ? — Principe éclectique de codification permettant l'adoption de doctrines sociales et économiques assez voisines des nôtres — Code Algérien — son adoption en A. O. F. — Résumé du rôle social et économique de la religion chez les Islamo-Animistes.	
CHAPITRE VIII.....	67
Aperçu de l'évolution sociale et économique des principaux Etats Musulmans du Soudan Occidental jusqu'à notre occupation.	
CHAPITRE IX.....	72
Le Christianisme — Son échec en A. O. F., les causes. — Son influence sociale et économique — Œuvre des Missionnaires, bonne en elle-même, mais peu importante. Ne peut-on espérer, en simplifiant la doctrine chrétienne, l'adapter à la mentalité des noirs et la propager chez les Animistes de l'A. O. F.	
Appendice : Du rôle des Juifs en A. O. F.	
CHAPITRE X.....	80
L'Esclavage — en quoi il consiste — captifs de guerre et captifs de case — la traite.	
Rôle qu'il a joué en A. O. F. — Influence des religions : 1° l'Animisme — 2° l'Islamisme — 3° le Christianisme, sur son évolution.	
CHAPITRE XI.....	88
Influence possible des associations animistes et maraboutiques dans la mise en valeur de l'A. O. F. — rôle qu'elles peuvent jouer, dans le développement du commerce et de l'agriculture indigène, en servant de base à l'établissement de sociétés : agricoles, de secours mutuels, de crédit, soumises à notre contrôle.	
CHAPITRE XII.....	94
La religion n'est que le reflet de la mentalité d'un peuple — l'Animisme — l'Islamisme — le Christianisme — La religion du progrès — notre œuvre en A. O. F. — Son influence sur le milieu indigène.	
CONCLUSION : de l'influence sociale et économique des religions de l'Afrique Occidentale Française.....	
	102

MOULINS - IMPRIMERIE BOURDONNAISE

